Semelion, histoire véritable, nouvelle édition, augmentée d'une troisième et d'une quatrième parties, qui n'avaient pas [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Belle-Isle, Marquis de. Semelion, histoire véritable, nouvelle édition, augmentée d'une troisième et d'une quatrième parties, qui n'avaient pas encore été publiées. Par le marquis de Belle-Isle. (Publié par Simon Chardon La Rochette.). 1807.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SEMELION,

HISTOIRE VÉRITABLE.

T. I.

I. I.

HISTOIRE AFFLIVE DE

NOISETTE'

SEMELION,

HISTOIRE VÉRITABLE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE d'une troisième et d'une quatrième Parties, qui n'avaient pas encore été publiées.

PAR LE MARQUIS DE BELLE-ISLE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A HAMBOURG;

Et se trouve à Paris, chez tous les Marchands de Nouveautés.

1807.

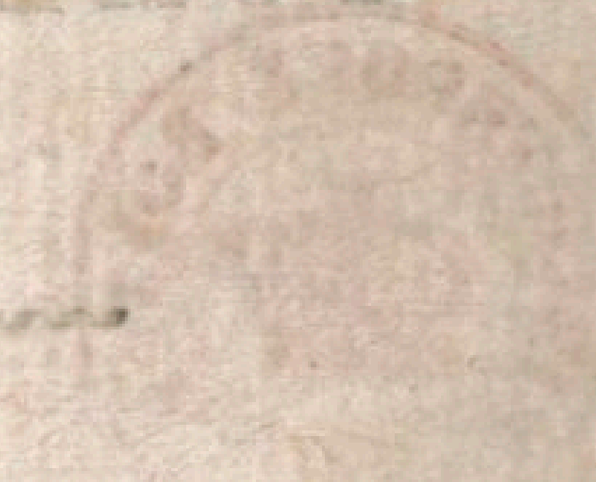
17001
17002

SEMELION.

HISTOIRE VÉRITABLE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A HAMBOURG;

Et se trouve à Paris, chez tous les Marchands de Nouveautés.

1807.

AVERTISSEMENT.

LES deux premières parties de ce Roman parurent, pour la première fois, en 1700. Elles furent réimprimées en 1715, 1716, 1733. Cependant elles étaient devenues fort rares. L'auteur est inconnu; celui de la troisième et de la quatrième est le Marquis de Belle-Isle (Foucquet). Elles étaient restées manuscrites dans le portefeuille de quelques curieux; et, en les publiant, nous avons cru faire plaisir aux amateurs de ces sortes de lectures. Le style des deux premières parties est négligé; ce-

lui des deux autres est plus soigné; l'on y reconnaît le ton d'un homme de Cour. Ce Roman est une débauche d'esprit; mais il en suppose beaucoup dans les deux Auteurs. L'abbé Lenglet du Fresnoy, qui ne connaissait pourtant que la partie déjà imprimée, avait écrit sur la marge de l'exemplaire qu'il préparait pour une nouvelle édition de sa BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS : *Curieux et assez bien écrit, il se fait toujours rechercher et lire.*

SEMELION,

HISTOIRE VÉRITABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

QUAND l'Amour veut s'assujettir un tendre cœur et le soumettre à son empire, il sait bien l'aller chercher sous le carquois, et l'arracher des bras, même de la gloire. Ce petit dieu, tout aveugle qu'il est, ne laisse pas de viser si juste, qu'il ne manque jamais son coup; et le cœur sur lequel il a dessein se laisse vaincre si facilement, qu'il semble être ravi de rendre les armes, quelques protestations qu'il

puisse avoir faites de se couvrir le front de laurier, et d'immortaliser son nom par mille beaux exploits. Cette ardeur généreuse, qui l'emportait au travers des périls dans le chemin de l'honneur, se ralentit tout-à-coup, et ne lui laisse d'autre ambition que celle de cueillir des palmes et de passer ses plus beaux jours entre les bras de sa maîtresse.

Dans le temps qu'Henri de Bourbon, roi de Navarre, surnommé *le Grand*, succéda au royaume de France à Henri de Vallois, presque toutes les provinces et généralement toutes les grandes villes de cette vaste monarchie avaient les armes à la main pour l'éloigner de la couronne. Il n'y avait que le parti religionnaire, dont ce prince avait été chef, du vivant de son prédécesseur, et qu'il avait tout récemment fait triompher à la fameuse journée de Coutras qui soutint avec sa petite province du

Béarn, seule pièce qui restait au roi de son royaume de Navarre, que le roi d'Espagne avait envahi sur son bisaïeul ses justes et légitimes prétentions.

Ce prince se trouvait avec un petit corps de troupes au camp devant Paris, que son prédécesseur assiégeait pour châtier cette superbe capitale de ses Etats, qui l'avait obligé d'en sortir, et d'aller chercher sa sûreté autre part contre l'attentat de ces révoltés, qui étaient soutenus par les princes de la Maison de Guise, avec lesquels s'étaient ligués les trois quarts du royaume, le roi d'Espagne et le souverain pontife, qui assistaient les rebelles de toutes leurs forces, quand Henri de Vallois fut cruellement assassiné par un monstre infernal, revêtu de l'habit de moine. Alors toute l'armée, à la réserve de quelques seigneurs,

abandonna le nouveau roi, et se joignit aux révoltés.

La Renommée, avec sa vîtesse ordinaire, ayant porté cette nouvelle au pied des Pyrénées, toute la noblesse Béarnoise monta à cheval pour accourir au secours de son prince ; et ceux à qui le grand âge ne permit pas de s'acquitter de ce devoir, envoyèrent leurs enfans. De ceux-ci fut le baron d'Arros, officier de mérite, et qui avait, comme l'on dit, vieilli sous le harnois. Il était âgé de soixante-dix ans, criblé, si je l'ose ainsi dire, d'une infinité de coups qu'il ayait reçus dans les siéges et combats, et qui ne voyait presque plus. De seize fils que ce vénérable vieillard s'était vus, il ne lui en restait plus que six, les autres ayant glorieusement fini leurs jours au service de leur prince ; il les fit appeler, et leur dit :

N'avez-vous pas appris, Messieurs, le péril extrême où se trouve le roi, le meilleur prince de la terre. Je m'étonne, si vous le savez, que vous ne m'ayez demandé la permission de monter à cheval pour lui aller offrir vos épées et vos vies. Je vous avoue que je ne sais ce que je dois croire de vous. Je ne saurais m'imaginer que les enfans du baron d'Arros soient des poltrons. Parlez, et dites-moi si je vous dois avouer pour mes fils. Nous savons, mon père, répondit l'aîné, que le roi s'est engagé avec le roi de France, contre l'avis de tous ses officiers. Lui a-t-on manqué de parole? Non, mon fils, répondit le baron; mais aujourd'hui le roi de France et le roi de Navarre, ce n'est plus qu'une même personne; un scélérat a poignardé le roi de France, et notre prince qui lui succède se trouve devant Paris avec une poignée de troupes; abandonné de

l'armée de son prédécesseur, il a besoin de tous ses bons sujets. Allez, partez, volez à son secours. A ces mots, ces jeunes gens ayant témoigné, par la joie qu'ils firent paraître, l'ardeur qu'ils avaient de servir leur prince, pressèrent leur père de les faire partir. Après les avoir fait équiper selon leur qualité, et les avoir embrassés les uns après les autres, il les envoya à M. de Cassabé, son ami, pour marcher avec lui.

M. de Cassabé reçut les enfans de son ami avec toutes les honnêtetés imaginables; mais il voulut renvoyer le-plus jeune, nommé Semelion, qui à peine avait quatorze ans, à cause de la faiblesse de son âge. Cette proposition mit Semelion au désespoir. Il pria et conjura M. de Cassabé de ne lui pas faire ce tort, et de ne pas donner à son père le déplaisir de voir qu'il avait un fils que l'on ne jugeait pas propre

à servir son prince. M. de Cassabé lui dit tout ce qu'il put lui dire pour lui persuader qu'il l'estimait beaucoup, et qu'il ne trouvait à dire en lui que les forces que son âge ne lui permettait pas d'avoir, et que le desir violent qu'il avait fait paraître le mettait à couvert de tout ce que l'on pourrait croire à son désavantage. Toutes ces raisons ne satisfirent point Semelion, qui protesta qu'il suivrait ses frères. M. de Cassabé envoya son fils au baron d'Arros pour le prier de rappeler Semelion. Mais le baron lui répondit que ce serait un vigoureux soldat, et qu'il priait son ami de l'emmener.

En moins de rien, si l'on peut ainsi parler, toute la noblesse de Béarn se rendit auprès de M. de Cassabé; et ce petit corps entreprit d'aller joindre le roi, en quelque part qu'il fût. Il ne fit point de logement sans donner de combats et sans grossir. Bon nombre

de religionnaires des provinces par où cette petite armée passait, se joignirent à elle; et cette généreuse noblesse étant entrée en Normandie, sur l'avis qu'on lui donna, en passant à Saumur, que le roi y était, eut le bonheur de rencontrer ce prince, victorieux du duc de Mayence, qu'il avait vaincu auprès de Dieppe, et qui suivait en queue l'armée fugitive.

Le roi ayant reçu ce renfort si peu attendu, et qu'il crut lui être envoyé du ciel dans un si pressant besoin, résolut de doubler le pas, et d'engager ses ennemis à une bataille décisive, nonobstant l'inégalité des forces. Il fit une si grande diligence, qu'il les atteignit à la plaine d'Ivry, entre Mente et Dreux, où il les obligea à déployer les étendards. Il eut le succès qu'il s'était promis. Dix mille hommes étendus sur la place, armes et bagages pris, rendirent cette victoire la plus

complète qu'il eût remportée de tout le siècle. Les fils du baron d'Arros s'y signalèrent tous, et Semelion sauva la vie à M. de Cassabé, qui le présenta au roi. Ce monarque le reçut avec des témoignages d'estime et de bienveillance extraordinaires, et ordonna à Duplessis-Mornay, ami intime du baron, de lui écrire et de le remercier du présent qu'il lui avait fait. Cette lettre donna tant de joie à ce pauvre vieillard, qu'il en mourut presque sur-le-champ.

Le repos que le roi fit prendre à ses troupes, après cette signalée victoire, chagrinait les braves qui aimaient mieux poursuivre les fuyards et leur ôter le moyen de nuire en se ralliant; ils se détachèrent d'eux-mêmes, et allaient par pelotons où leur ardeur les emportait; les fils du baron d'Arros ne furent pas des derniers. Ils voulaient, par quelque belle action, se montrer

dignes du bon accueil que le roi avait fait au dernier; et, pour en trouver l'occasion, ils poussèrent, le lendemain du combat, jusques au village de Roulboise, entre Mente et Vernon. Semelion s'égara dans le bois de Rosny, où il passa la nuit; il faisait paître son cheval, à la pointe du jour, quand il entendit près de lui tirer quelques coups et crier : *tue, tue.* L'appréhension qu'il avait que ses frères n'eussent rencontré quelques pelotons d'ennemis réfugiés dans le bois, le fit courir sans son cheval, qu'il laissa à l'herbe, vers le lieu où il avait entendu le bruit. En détournant le bois, il aperçut trois soldats de la ligue qui attaquaient un homme qu'ils avaient déjà blessé. Lui, sans savoir qui était cet homme, vola à son secours, le délivra par la fuite qu'il fit prendre à ces assassins, et lui demanda ensuite quel parti il tenait. Généreux inconnu, lui répondit le

blessé, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, si je vous parle sincèrement. J'ai toujours tenu pour maxime qu'un homme ne doit jamais détruire son semblable, et que l'Auteur de la nature ne nous a pas donné l'être pour ruiner une partie de son ouvrage : c'est pourquoi je ne me suis jamais engagé dans les armes, et j'ai vu la fureur de vos guerres civiles sans me ranger d'aucun parti ; mais à présent que je vous dois la vie, je suis du vôtre, et je ne vous quitterai que quand vous serez las de m'avoir près de vous. Faites-moi la grâce de me recevoir au nombre de vos amis ; le temps vous fera connaître que je ne vous serai pas inutile, et vous ne serez pas fâché de m'avoir connu, et de m'avoir tiré du péril aussi généreusement que vous l'avez fait.

Semelion lui répondit qu'il aurait fait pour tout autre ce qu'il venait de faire pour lui ; qu'il n'avait pu voir sans

indignation qu'un homme qui se battait aussi courageusement qu'il faisait, fût en danger d'être assassiné par trois malheureux voleurs. Il ajouta qu'il trouvait étrange qu'un homme de cœur s'amusât à philosopher de la sorte, dans le temps que l'État était dans une si grande combustion. Si vous saviez, lui dit le blessé, la différence qu'il y a de ma personne à la vôtre, vous changeriez sans doute de langage. Je veux vous la faire goûter cette différence, et c'est pour cela que je vous demande la permission de vous accompagner au camp du roi, et partout où vous voudrez. Vous voyez, en se déboutonnant, en quel état je suis, en lui montrant trois coups qu'il avait reçus dans le corps, et qui paraissaient très-dangereux; demain il n'y paraîtra pas. En disant ces mots, il tira une phiole qu'il portait sur lui, et avala quelques gouttes d'une liqueur qui

était dedans. Il entra dans le bois, et se coucha sur le dos. Semelion attacha à un arbre le cheval de cet homme, et fut querir le sien. A son retour il vit bouillir le sang qui sortait des plaies, et une balle qui paraissait. Il acheva de la tirer avec la pointe de son poignard, et se mit ensuite à réfléchir sur cette aventure. Une heure après, l'homme se leva, et lui dit qu'il était en état de le suivre, et que le lendemain à pareille heure il n'y aurait pas seulement de cicatrice. Ils montèrent à cheval, et suivirent à l'aventure un chemin qui traversait la forêt par le milieu d'une longue et belle prairie.

Ils s'entretenaient agréablement du succès de la bataille, et de la manière dont les bourgeois de Mente avaient abattu le guichet et fait entrer le duc de Mayence dans la ville, après qu'il les eut assurés que le Béarnois (il nommait ainsi le roi) n'était pas

en état de jouir du fruit de sa victoire, qu'il était mort ou ne valoit guère mieux. Il se vantait qu'il avait combattu corps à corps avec lui, qu'il l'avait couvert de blessures, et que s'il n'avait été secouru par Biron, il l'aurait tué mille fois. Quand ils aperçurent au pied d'une colline des hommes étendus par terre, Semelion jeta un grand cri, ayant reconnu que c'étaient ses frères.

Le philosophe mit aussitôt pied à terre, les tâta; et, ayant reconnu que les deux aînés respiraient encore, il leur fit ouvrir les dents, leur mit dans la bouche quelques gouttes de son élixir, et les ressuscita pour ainsi dire en un moment; car ils commencèrent à ouvrir les yeux. Il redoubla la dose, et les tira en très-peu de temps des griffes de la mort. Ils surent d'eux qu'ils avaient passé une partie de la nuit en ce pitoyable état, et dans une cruelle impatience de mourir, pour

être délivrés des douleurs insupportables qu'ils souffraient; qu'ils avaient été attaqués par un parti de la ligue, qui les avait réduits dans l'état où ils les avaient trouvés. Semelion conjura son philosophe d'employer toute sa science pour faire revivre ses autres frères : mais ayant appris qu'il n'y avait plus de remède, et qu'il ne fallait plus songer qu'à leur donner la sépulture, il tomba évanoui à la renverse.

Le philosophe n'ayant plus d'élixir dans sa phiole, courut à sa valise, en prit d'un autre qu'il lui donna par le nez, et d'un troisième par la bouche, et le métamorphosa en fille. Un moment après, lui voyant ouvrir les yeux, il l'exhorta à souffrir patiemment des incommodités qu'il ne connaissait pas, et qui ne lui étaient pas arrivées par sa faute. Il lui exposa les dangers à quoi s'exposaient ceux qui portaient les armes, et qui voulaient bâtir leur

fortune sur la destruction des autres; et, ayant dit cela, il monta sur la colline où il fit quelques bottes de plantes qu'il attacha à la croupe de son cheval, et vint rejoindre ses amis qu'il trouva en état d'être portés au prochain village. Il fut querir une charrette, les fit mettre dedans et les fit conduire à Saint-Hillier-la-Ville, d'où ils écrivirent au camp à un de leurs amis de leur envoyer des habits et des chevaux, afin de pouvoir rejoindre l'armée qui décampa ce jour-là, et fut mettre le siége devant Paris.

Nos malades étaient guéris; ils se promenaient vêtus en paysans, et le philosophe faisait distiller ses plantes quand les habits et les chevaux arrivèrent. Les frères étaient dans l'admiration du prompt effet du remède, et ils se proposaient de prier le philosophe de leur apprendre un secret si merveilleux. Semelion pleurait sa mé-

tamorphose, sans oser déclarer le sujet de ses larmes. Ses frères s'imaginant que c'était à cause des morts, parce qu'elle en aimait un tendrement, tâchaient de la consoler. Elle pleurait son sexe, et maudissait tout bas l'artifice du philosophe, qu'elle accusait de ce changement, pour l'empêcher de suivre son prince, et peut-être pour en faire sa maîtresse, indignité qu'elle ne pouvait souffrir.

Dans ces agitations, elle quitta brusquement ses frères et entra dans la chambre où le philosophe travaillait. Elle lui demanda ce qu'il faisait. Je travaille pour vous, Mademoiselle, lui dit-il tout bas à l'oreille et en riant. Semelion devint rouge comme un charbon. Sa rougeur néanmoins ne l'empêcha pas de lui demander ce qu'il pouvait faire pour elle de bien, après le mal qu'elle en avait reçu. Je n'ai pas,

répondit le philosophe, voulu vous faire aucun mal ; j'ai voulu seulement vous persuader que vous n'avez pas rendu service à un homme du commun, et vous donner l'envie d'apprendre des secrets si rares. Consolez-vous, demain je réparerai le tort que vous vous imaginez avoir reçu, dont vous ne vous êtes aperçu qu'aujourd'hui. Tenez-vous là seulement, et me regardez faire ; ou plutôt, ajouta-t-il, pour vous désennuyer, entourez de charbon ce creuset, et faites-le rougir. Semelion un peu consolée par ces promesses obéit ; quand le creuset fut rouge, le philosophe lui donna d'une poudre et de deux autres drogues dont le nom n'est pas venu à ma connaissance. Mettez cela, lui dit-il, dans le creuset, et soufflez jusqu'à ce que je vous dise, *c'est assez*. Quelque temps après, il lui dit de retirer le creuset, et de le

laisser refroidir. Quand il fut froid, il lui ordonna de voir ce qui était dedans; elle y trouva un lingot d'or très-fin.

Alors la jeune Semelion regarda le philosophe avec étonnement. C'est le moindre de mes secrets, lui dit-il, la voyant ainsi surprise. Je vous en communiquerai bien d'autres; mais sur toute chose soyez secrette, n'en parlez seulement pas à messieurs vos frères, je vous en dirai la raison dans un autre temps, Ce que je fais avec cet alambic, continua-t-il, est pour vous rendre votre propre sexe. Il lui montra ensuite les simples dont il se servait pour cela, lui en fit remarquer la figure, lui en dit les noms et les propriétés, lui expliqua le degré de chaleur qu'il fallait donner, et lui fit tout écrire avec de certains caractères inutiles à quiconque n'avait point la clef. Demain, lui dit-il, nous en verrons l'épreuve. Je

l'ai voulu faire sur vous-même pour vous en mieux convaincre. Ce n'est pas encore grand'chose que cela, quoique je m'aperçoive que vous en êtes dans l'admiration. Ce que j'estime infiniment davantage, c'est de se conserver jeune autant que l'on veut, de se rendre belle personne en donnant un éclat merveilleux à son teint sans le farder, et se guérir en un instant de toute incommodité, même, comme vous l'avez vu, des plus dangereuses blessures, pourvu que l'on ait le temps et la force de prendre son remède soi-même, sans être obligé de se découvrir à personne. Sans vous, ajouta-t-il, j'étais perdu ce matin; et, sans ce service le plus essentiel qui puisse être rendu, je n'aurais jamais révélé mon secret. Au reste, ne vous mettez pas dans l'esprit que ce soit l'effet d'aucune magie, c'est seulement une parfaite

connaissance des simples que je me suis acquise par une expérience de plus de cent ans.

A ces mots, Semelion demeura presque muette d'étonnement. Tout ce qu'elle put faire fut de l'envisager. Il ne lui paraissait pas avoir trente ans, tant il avait le teint vermeil. Elle pensa à en devenir amoureuse ; mais son heure n'était pas encore venue. Le philosophe la tira de l'embarras où sa surprise l'avait mise, et augmenta sa curiosité. Elle voulut savoir comment cela se faisait ; il lui promit de ne le pas quitter qu'il ne lui eût montré tous ses secrets.

Cependant les deux frères qui s'étaient assez promenés, leur vinrent annoncer qu'ils venaient d'apprendre que les messieurs de Saint-Bonnet qui avaient un petit château dans le village, arriveraient dans peu avec un petit corps de troupes. (La ligue n'a-

vait pas de partisans plus zélés que ces Messieurs-là). Le philosophe leur ordonna de manger un morceau et de frotter le nez de leurs chevaux d'une huile qu'il leur donna. Une heure après, quand le nouveau élixir fut achevé, il en fit prendre une dose à la nouvelle demoiselle, et montèrent ensuite tous à cheval; ils prirent la route de Paris, et en très-peu de temps ils arrivèrent au camp, où nos Béarnois furent très-bien reçus de leurs amis qui ne s'attendaient pas à les revoir de sitôt; l'état où on les avait mis, sur leurs propres lettres, avait fait juger que leur guérison devait être longue, et qu'ils auraient beaucoup de peine à se tirer d'affaire. Quand on les vit, on les taxa d'imposture, et on n'aurait jamais cru qu'ils eussent seulement eu une égratignure, si les deux ainés n'avaient fait mille sermens pour assurer la vérité de ce qu'ils avaient mandé,

et n'eussent protesté que l'inconnu qui était l'intime ami de leur frère, sans savoir comment on les eût garantis de la mort; la promptitude de leur marche sur de méchans chevaux, et cette huile dont ils leur avaient frotté le nez, leur firent juger qu'il y avait quelque chose de surnaturel. Chacun en parlait avec étonnement.

Le bruit et le murmure que causa dans le camp cette prompte guérison, déterminèrent le philosophe à parler à la jeune Semelion. Mademoiselle, lui dit-il, si j'ose vous donner encore ce nom, je vois bien qu'outre la joie que ressentent vos amis de vous revoir, ils ont encore la curiosité de savoir par quels moyens vos frères ont été guéris. Je ne l'ai dit qu'à vous seule, et ne le dirai de ma vie à qui que ce soit, pas même au roi. Ainsi, pour éviter les pressantes sollicitations que l'on me fera, je me vois réduit à partir. Voyez

si vous voulez venir avec moi ; je ne vous cacherai rien, nous irons où vous voudrez, mais il faut vous déterminer dans le moment et partir.

Semelion ne balança pas. Allons, dit-elle, Monsieur, partons pour le Béarn. Faites-moi la grâce de guérir mon père de la vue, si vous le pouvez, ou de la goutte à tout le moins. Soit, répondit le philosophe, je ferai l'un et l'autre. Ils montèrent aussitôt à cheval ; et, ce qu'il y a de surprenant, ils arrivèrent en quatre jours au pied des Pyrénées sur les mêmes chevaux ; car l'huile dont on leur frottait le nez, outre la vertu qu'elle avait de les rendre lestes et vigoureux, avait encore celle de les nourrir, et les empêcher de se lasser. Ils apprirent en arrivant la mort du baron d'Arros. Jamais douleur ne fut pareille à celle de Semelion, qui, lors, avait recouvert son sexe. Le philosophe eut assez de

peine à le consoler. Il le fit pourtant, et lui montra tous ses secrets que Semelion apprit si parfaitement, que l'on aurait eu peine à juger lequel des deux était le maître.

Ils firent ensemble tant de preuves surprenantes, et tant de guérisons miraculeuses, que le peuple ignorant les regarda d'abord avec admiration, et ensuite comme des magiciens. La fureur de cette multitude insensée passa si loin, qu'elle pensa les lapider au sortir d'un prêche, où le ministre avait fulminé contre les magiciens; et s'ils ne s'étaient sauvés promptement chez un cagot, à quelque distance de là, c'était fait de leur vie. Le nom de *cagot* n'a pas en ce pays la même signification qu'en France, où l'on le donne à ces sortes de personnes qui n'ont pour toute religion que les grimaces d'une austère vertu. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'apprendre

ceci en passant. Dans le temps que Charles Martel, maire du palais, gouvernait la France, les Goths d'Espagne, qui avaient embrassé la religion des Sarrazins, après en avoir été vaincus, passèrent en France, à la sollicitation d'Eudes, duc d'Aquitaine, qui voulait ruiner Charles par leur moyen. Les Goths commencèrent leur ravage par la ruine de tout le pays de celui qui leur avait ouvert le passage. Bordeaux, Poitiers et toutes les meilleures places furent réduites en cendres, et les peuples massacrés.

L'armée victorieuse avança jusques à Tours, à la tête de quarante mille hommes français. Eudes s'était joint à lui avec vingt mille Gascons. Avec cette armée si inférieure à celle des Infidèles, l'intrépide Charles, après avoir fait fermer les portes de Tours, avec ordre aux habitans de tuer sans miséricorde tous ceux qui s'enfuiraient

de la bataille, marcha contre l'ennemi, l'attaqua et lui étendit sur la place trois cent soixante-quinze mille hommes, si nous en voulons croire l'histoire. Les restes malheureux de cette affreuse multitude se dispersèrent; les uns gagnèrent le Languedoc, où ils se maintinrent quelque temps; les autres, tâchant de retourner en Espagne, laissèrent beaucoup de malades sur le chemin. Les Gascons immolèrent à leur juste ressentiment ceux qui tombèrent en leurs mains. Les Béarnois en massacrèrent aussi beaucoup. Plusieurs obtinrent grâce, à condition qu'ils embrasseraient la religion chrétienne, ce qu'ils firent. Personne pourtant ne voulut les fréquenter, quoique l'on s'en serve au besoin, car ils sont presque tous charpentiers. Le nom que l'on leur a donné marque assez l'aversion que l'on en a. *Carca*, en langage du pays, signifie *chien*, qui,

joint avec le nom de *Goth* qu'ils portaient, on en a fait celui de *cagot*, comme qui diroit *chien de Goth.* Cette haine s'est tellement conservée depuis que les criminels aiment mieux tomber entre les mains de la justice que de se réfugier chez les cagots; c'est ce qui sauva les nôtres. On ne s'avisa pas de les chercher dans un tel endroit, et ces pauvres gens se crurent bien honorés que deux chapeaux eussent cherché leur asyle chez eux. Les messieurs à chapeau sont en plus grande vénération en Béarn qu'en aucun lieu du monde; car il n'y a que les principaux qui s'en servaient; les autres ne portaient que des barrettes brunes, ou rouges. Ils les reçurent de leur mieux.

Quand la fureur du peuple fut ralentie, Semelion et le philosophe prirent la route de Bayonne; ils firent quelques lieues à pied, et le reste en

bateau. C'est là que Semelion devint éperdument amoureux de mademoiselle de Saint-Martin, la plus belle personne de toute la Gascogne. Elle n'avait que quinze ans, et le plus sévère critique ne pouvait trouver rien à redire à sa beauté et à sa taille qui était parfaite. Il s'informa d'abord qui elle était. On lui dit qu'elle était fille du baron de Saint-Martin, gouverneur d'une place de conséquence pour la ligue, ce qui l'affligea cruellement. Il jugea qu'il ne pouvait jamais prétendre à l'épouser, étant, et de religion, et de parti contraire, et même le dernier de sa famille. Il apprit qu'on avait mené cette charmante personne à Bayonne, pour la mettre dans le couvent de Sainte-Claire, où en effet elle entra dès le lendemain.

Quelque confiance que Semelion eût en son philosophe, il n'osa pas lui parler de son amour naissant; il devint

rêveur, et ne cherchait plus que la solitude. Le philosophe connut son mal, et il en devina facilement la cause ; et, au lieu de le détourner de son amour, il lui conseilla de se métamorphoser en fille, d'entrer dans le couvent pour pensionnaire, et de lier amitié avec sa belle. Semelion, qui trouvait dans ce conseil la voie pour satisfaire son amour, résolut volontiers de le suivre. Il ne fut plus question que de savoir comment. Il fut résolu d'aller à Pau faire une telle métamorphose, que le philosophe prendrait la forme d'une femme, et qu'il le menerait comme sa fille dans le couvent pour en éprouver la règle.

Ordinairement celui qui donne un conseil se propose une fin, et celui qui le reçoit une autre. Semelion cherchait à satisfaire sa passion, et le philosophe à se défaire d'un jeune amoureux, qui aurait pu l'embarrasser. Ils firent ce

qu'ils s'étaient proposé. Semelion fut reçu dans Sainte-Claire sous le nom de mademoiselle de Saliez, et le philosophe disparut.

Mademoiselle de Saliez avait trop d'amour pour ne pas aller vîte à son but. Elle lia en peu de temps une si étroite amitié avec mademoiselle de Saint-Martin, que ces deux personnes devinrent inséparables la nuit et le jour. Elles s'embrassaient et se baisaient avec des transports que deux personnes de même sexe n'ont pas accoutumé d'avoir, et des protestations de s'aimer toute leur vie; elles souhaitèrent même que l'une d'elles pût devenir garçon pour se joindre plus étroitement. On croira d'abord que mademoiselle de Saliez fit ce souhait; point du tout, ce fut son amie. Il est bien vrai qu'elle l'applaudit, et qu'elle fut ravie de la trouver dans des sentimens si conformes aux siens. Dès

le lendemain elle travailla à la métamorphoser, bien résolue de lui tout accorder dans le dessein d'avoir sa revanche. Elle porta dans sa chambre un pot plein d'eau, où elle avait mis de son élixir, et sortit quelques heures après. Elle avait tant échauffée son amie en la faisant sauter et danser, que la soif qu'elle eut lui fit avaler l'eau tout d'un trait.

La nuit suivante, un peu avant le jour, Saint-Martin s'aperçut qu'il lui était sorti quelque chose d'un endroit où auparavant il n'y avait rien de semblable, et que son sein était prêt à disparaître. Elle en avertit son amie, qui feignit d'en être fort surprise. Elle contrefit tout ce qu'une vertueuse fille aurait pu faire dans une telle aventure; mais ce n'était que pour enflammer davantage son nouvel amant, en attendant une juste proportion qui ne pût venir dans cette matinée. On peut bien

juger que, la nuit suivante, l'amour triompha, et que ces deux jeunes cœurs passionnés profitèrent bien de la commodité qu'ils avaient d'être ensemble.

Saint-Martin s'imaginait être au comble du bonheur de se voir homme parfait, et entre les bras de la plus aimable fille du monde sans aucune contrainte : c'était pour lui une félicité qu'il ne pouvait comprendre. Il s'était déjà écoulé trois mois, quand Saliez, pour savoir lequel des deux sexes goûtait plus de plaisir en amour, reprit le sien, et remit Saint-Martin dans son premier état.

Jamais douleur ne fut plus sensible à Saint-Martin que celle qu'elle ressentit en ce nouveau changement. Mais elle se consola quand elle sut qu'elle n'avait perdu ce qui lui avait donné tant de plaisir que pour le donner à ce qu'elle avait de plus cher au monde,

elle lui fit du meilleur de son cœur le même sacrifice qu'elle en avait reçu ; elle y trouva même tant de goût qu'elle souhaita que cet état ne changeât plus. Mais Saliez, qui avait premièrement goûté le plaisir de la fille en pareille rencontre, et l'aimant sans comparaison beaucoup mieux que l'autre, fit encore jouer le pot à l'eau, et peu s'en fallut qu'il ne mît sa maîtresse au désespoir par une troisième métamorphose. Hélas! disait Saint-Martin, si du moins j'étais assuré que ce changement pût revenir alternativement et également entre nous, je tâcherais de prendre quelque consolation. Mademoiselle Saliez, qui ne trouvait pas son compte dans un tel abattement, fut contrainte de s'ouvrir à cet amant éploré, et lui conta l'aventure du philosophe. Elle lui promit ce qu'il avait desiré : cette promesse lui rendit la vigueur, et leurs jeux commencèrent.

Saint-Martin, qui aimait uniquement sa mère, et qui en était aimé, reçut une lettre qui lui marquait qu'elle était à l'extrémité, et qu'un carrosse venait en diligence la prendre pour lui venir dire le dernier adieu. A cette nouvelle ce pauvre garçon s'évanouit. Son amante, craignant qu'en voulant la soulager on ne découvrît ce qu'il leur importait d'être caché, lui fit avaler au plus vîte de son élixir, lui en mit un autre dans le nez, et le pria, quand il eut ouvert les yeux, de partir promptement et de l'emmener avec lui pour guérir sa mère, et lui promit qu'elles souperaient toutes trois ensemble agréablement. Aussitôt dit, aussitôt fait. Elles prirent à la hâte ce qui leur était nécessaire, montèrent en carrosse; et arrivèrent de jour au château de Saint-Martin par le secours de l'huile dont le nez des chevaux avait été frotté.

Il falloit une telle diligence. Ma-

dame de Saint-Martin était depuis deux heures à l'agonie; elle ne connaissait plus personne. Mademoiselle de Saliez ne perdit pas de temps à lui faire ouvrir les dents, et avaler quelques gouttes de son élixir. La bonne dame commença à soupirer; la dose fut redoublée; un moment après, la malade parla, reconnut sa fille, l'embrassa, et lui dit qu'elle n'aurait jamais cru en revenir, mais qu'elle se trouvait beaucoup mieux, et lui demanda de quand elle était arrivée. Saint-Martin se jeta à son cou, et lui dit l'obligation qu'elle avait à sa bonne amie. Elle parlait toujours en fille, et lui conta en peu de mots sa générosité à la secourir dans son évanouissement, et à venir avec elle rendre la santé à sa chère mère.

Mademoiselle de Saliez, pour éviter l'embarras des complimens qu'on faisait à perte de vue dans ce temps-là,

se retira, et fit dire à son amie de laisser sa mère en repos un moment, et qu'en soupant ils auraient le loisir de se dire tout ce qu'ils voudraient. Saint-Martin obéit, et fut joindre son amie pour donner ordre au souper qui fut bien meilleur que tous ceux du couvent où l'on faisait assez maigre chère. Saliez se fit mener dans une chambre, où elle voulut rire; mais Saint-Martin, sur qui l'élixir commençait son effet, se trouvant sans vigueur, il fallut se contenter de mille folies qui furent dites de part et d'autre. Cependant madame de Saint-Martin, qui avait fait un petit sommeil, se réveilla aussi fraîche et vermeille que si elle n'eût jamais été malade. Mademoiselle de Saliez et sa fille l'obligèrent de se lever et de se mettre à table. Un cordelier, de Bayonne, confesseur de madame de Saint-Martin, qui ne l'avait pas quittée dans sa maladie,

était, ainsi que tous ses domestiques, dans une admiration surprenante d'une si prompte guérison. Madame de Saint-Martin elle-même croyait rêver. Elle ne pouvait comprendre ni qu'elle fût guérie, ni qu'elle eût perdu connaissance. Pour l'une, Madame, répondit mademoiselle de Saliez, vous en serez convaincue quand le révérend père et tous vos gens vous le témoigneront, et mieux encore si vous ne pouvez pas nous dire si vous nous avez vus entrer, mademoiselle votre fille et moi. Pour ce qui est de l'autre, tâtez-vous, et voyez si vous vous portez bien, et si à la réserve de moi vous ne reconnaissez pas tout votre monde. Je n'ai pas encore l'honneur d'être connue de vous, mais j'espère que vous m'accorderez celui de votre amitié.

Le récit des complimens qui se firent de part et d'autre ennuyerait sans

doute le lecteur : c'est pourquoi je me contenterai de dire que l'on soupa agréablement, et que mademoiselle de Saliez décontenança le moine par mille plaisanteries, parce qu'il la conjurait de lui montrer le secret. Saint-Martin fut aussi d'un enjouement tout charmant, et se serait longtemps diverti du cordelier, si sa mère voyant que son confesseur commençait à prendre feu, n'eût adroitement détourné la conversation. On parla de la levée du siège de Paris, et du secours que le fameux Alexandre Farnèse, duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne, avoit introduit dans cette grande ville, qui n'en pouvait plus.

Mademoiselle de Saliez, à qui cette nouvelle ne plaisait pas, devint tout-à-coup triste et rêveuse ; elle demanda s'il y avait eu bataille. On lui dit que non ; et que le duc, content d'avoir

fait lever le siège, et entrer ce grand secours dans la place, avait repris le chemin de son gouvernement pours'opposer aux progrès que les Hollandais faisaient dans le Brabant pendant son absence. Le moine regarda cette inquiétude, et la joie que lui rendirent ces dernières circonstances. Il eut envie de lui faire déclarer son nom et sa religion; mais il se condamna lui-même, quand il fit réflexion qu'elle sortait de Sainte-Claire, et qu'il lui était important de la ménager pour tirer d'elle le secret qu'il en espérait. Il se retira dans sa chambre, et les dames en firent autant.

Le lendemain, le bon père ayant vu mademoiselle de Saliez dans le jardin fort attentive à considérer quelques plantes, fut l'aborder, et lui demanda si elles étaient de celles qui entraient dans un remède si surprenant. Elle lui dit froidement qu'elle n'en savait rien,

et qu'elle était fort surprise qu'un religieux qui prêchait le détachement des choses du monde avait un si grand empressement d'apprendre ce qui n'était pas de sa profession. Les belles connaissances, répondit le père, conviennent à tout le monde, et à nous encore plus qu'aux autres, puisque nous sommes sans cesse dans l'occasion de rendre service à mille pauvres gens qui périssent pour n'être pas en état de se procurer les remèdes nécessaires. Mademoiselle de Saliez était prévenue que les moines se parent toujours du beau prétexte de secourir les malheureux, quand ils desirent quelque chose; mais que dans le fond ils ne regardent que leur propre avantage. Elle lui dit constamment qu'elle ne savait faire aucune composition de la sorte; mais, pour se défaire de ses importunités, elle lui promit que, quand elle serait à Bayonne, elle lui en don-

nerait quelques gouttes pour s'en servir quand il en aurait besoin; ajoutant que, n'en ayant pas beaucoup, elle voulait le ménager, et qu'il fallait qu'elle eût toute l'amitié qu'elle avait pour mademoiselle de Saint-Martin pour en avoir donné à madame sa mère. Le moine se contenta.

Madame et mademoiselle de Saint-Martin sachant que mademoiselle de Saliez et le moine se promenaient dans le jardin, vinrent les joindre. A peine y furent-elles, qu'on leur vint dire que le médecin venait d'arriver, et qu'il avait demandé à quelle heure Madame était morte. Cela les fit rire, et elles riaient encore quand le médecin les aborda. Il pensa tomber de son haut quand il aperçut celle qu'il avait condamnée à mourir la journée précédente dans une santé parfaite. C'est un miracle du ciel, s'écria-t-il, Madame, ou la poudre des philosophes qui vous

a tiré d'affaire. Madame de Saint-Martin, qui tenait mademoiselle de Saliez sous le bras : Voici, Monsieur, dit-elle au médecin, la sainte qui a fait le miracle ; elle peut vous dire, si elle veut, avec quoi elle m'a guérie en moins d'une heure ; mais je puis vous assurer qu'elle n'a point employé de poudre.

Le médecin regarda mademoiselle de Saliez si fixement, qu'il lui fit baisser la vue. Je m'étais piqué jusqu'ici, Mademoiselle, lui dit-il d'un ton grave, de me connaître en physionomie ; mais j'avoue à présent que je n'y entends rien. Vous avez tout l'air et toute la pudeur d'une fille, et d'une fille bien née et de qualité ; mais je doute si vous n'êtes pas un garçon déguisé, et même un philosophe fameux. Mademoiselle de Saliez lui répondit que, sans le respect qu'elle avait pour madame de Saint-Martin, elle le traiterait du plus

grand fou et du plus extravagant qui soit sous le ciel. Madame de Saint-Martin fut très-surprise d'un tel discours, auquel elle ne s'attendait pas; et mademoiselle sa fille, qu'il intéressait plus que personne, donna un soufflet au médecin. Le cordelier lui dit qu'il avait tort de déshonorer mademoiselle de Saint-Martin en parlant de la sorte, puisqu'elles étaient toutes les deux pensionnaires à Sainte-Claire.

Le procédé vigoureux de ces deux filles consterna le médecin. Il se jeta à genoux devant elles, leur demanda pardon, et leur donna toute sorte de satisfaction. Il leur dit qu'il avait assez remarqué que mademoiselle de Saliez était une fille, et qu'il avait seulement douté du contraire, parce qu'il n'est pas naturel qu'une fille eût de tels secrets. Mademoiselle de Saliez lui répondit que, si elle avait acquis ce secret par son propre travail, il aurait

quelque peu de raison ; mais que, si elle le tenait d'une personne qui le lui avait bien voulu confier, il n'avait pas raison de décider ainsi, sur une simple conjecture, d'une chose qui n'allait pas moins qu'à perdre mademoiselle de Saint-Martin et une quantité de saintes religieuses d'honneur et de réputation, puisqu'elle avait demeuré long-temps chez celles-ci, et restait actuellement avec celles-là. Elles furent assez indulgentes pour lui pardonner.

Madame de Saint-Martin, en femme prudente, dissimula la douleur qu'elle sentit de ce soupçon. Après s'être défait des deux personnages, elle monta dans son appartement, où, ayant fait connaître aux deux filles les suites que pouvait avoir ce soupçon si délicat, elle disposa adroitement mademoiselle de Saliez à se laisser visiter, s'il était nécessaire, pour justifier l'honneur de

sa fille, qu'elle prévoyait aller devenir en butte aux traits de la médisance. Mademoiselle de Saliez, qui passait par-dessus tout quand il s'agissait de sa bonne amie, après avoir témoigné à madame de Saint-Martin la peine que lui faisait cette proposition, elle se montra elle-même sur-le-champ; ce qui calma les troubles qui agitaient la bonne mère : mais elle ne put plus souffrir le médecin, qui fut à Bayonne abreuver la ville et le couvent de ses impertinens préjugés.

Ces bonnes religieuses, sans se donner la peine autrement d'examiner la vérité, envoyèrent dès le moment au château de Saint-Martin tout ce qui appartenait à ces deux pensionnaires, et leur mandèrent de ne plus revenir chez elles. Madame de Saint-Martin voulut persuader à mademoiselle de Saliez d'aller avec elle désabuser les religieuses; mais elle n'en voulut rien

faire, quelque instance qu'elle lui en fît.

Cependant le bruit se répandit de la ville dans les provinces voisines. Tout ce qu'il y avait de gens de qualité courut à Saint-Martin, sous prétexte de visiter la convalescente sur le retour de sa santé, mais en effet pour voir ce prétendu garçon. La vicomtesse d'Urtubie, qui avait fait la demande de mademoiselle de Saint-Martin pour son fils, y fut avec lui ; le marquis de Poyance, les sieurs du Puy et de Caillevelle, et plusieurs autres gentilshommes s'y rendirent en foule.

Madame d'Urtubie ne put s'empêcher de témoigner à madame de Saint-Martin ce qui se disait dans le monde au désavantage de sa fille, et lui conseilla, en amie, de la marier promptement à celui qu'elle s'était choisi, ajoutant qu'il serait difficile de lui trouver un autre parti. Comment voulez-

vous, Madame, lui répondit madame de Saint-Martin, qu'on puisse marier deux filles ensemble? il n'y a pas d'apparence. — Prenez garde de vous en laisser imposer, repartit la vicomtesse, le médecin ne se trompe guère en physionomie, et le monde, qui en est prévenu, croira toujours ce qu'il en a dit. Vous ne le croirez pas du moins, Madame, quand vous l'aurez vu vous-même? Non. Et au contraire, répliqua la vicomtesse; car, si cela n'est pas, je vous prierai d'accomplir la parole que vous m'avez donnée pour mon fils.

Madame de Saint-Martin, à qui il importait, pour l'honneur de sa fille, de faire connaître la calomnie du médecin, ayant disposé mademoiselle de Saliez à se laisser voir, fit venir les autres dames; et toutes ensemble l'ayant visitée, ne trouvèrent rien moins que ce qu'il avait dit. Il leur

parut non seulement qu'elle était fille, mais fille vierge ; car l'élixir dont elle usait avait la vertu de la pommade dont parle M. de Rochefort dans ses Mémoires. Ainsi, ce soupçon si injurieux à mademoiselle de Saint-Martin étant effacé, elle fut accordée dans le moment au jeune vicomte d'Urtubie. Mademoiselle de Saliez en pensa mourir de douleur ; elle dissimula pourtant, voulant engager son amie à s'enfuir avec elle, pour aller continuer en liberté leur commerce dans un pays où elles seraient inconnues. Mademoiselle de Saint-Martin, qui aimait uniquement sa mère, et qui, d'ailleurs, ne voulait pas partager avec un autre le plaisir qu'elle trouvait le plus sensible, ne put se résoudre à suivre cette proposition.

Cependant les hommes qui avaient appris que les dames s'étaient enfermées avec les deux demoiselles, n'eu-

rent pas de peine d'en deviner le sujet. Ils étaient dans une impatience extrême de savoir ce qu'ils devaient croire, et surtout le jeune d'Urtubie, que sa forte passion pour mademoiselle deSaint-Martin avait terriblement irrité contre sa prétendue infidélité; mais il fut agréablement surpris en apprenant de sa mère que son amour n'avait rien à craindre; qu'il n'était rien de ce qu'avait divulgué le médecin, et qu'il serait bientôt heureux par la possession de sa maîtresse. Ces bonnes nouvelles rendirent au jeune d'Urtubie la gaîté et son embonpoint que les autres lui avaient ôté. Il entra dans la chambre où la visite s'était faite, se jeta aux pieds de mademoiselle de Saint-Martin, et lui protesta que n'ayant jamais donné croyance au bruit qui avait couru, il n'avait pas cessé un moment de l'adorer, et ajouta qu'il n'aurait jamais l'honneur de lui donner la foi de

mariage qu'il ne l'eût pleinement vengée de l'imposteur.

Le marquis de Poyanne, Caillevelle et du Puy n'eurent pas plus tôt vu mademoiselle de Saliez, qu'ils furent tous trois frappés de l'éclat de sa beauté. Ils étaient entrés dans l'appartement de madame de Saint-Martin, dans le dessein de plaisanter sur la justification du soupçon, et dire que le témoignage des femmes n'étant pas seul suffisant pour affirmer une vérité, il était nécessaire, pour y joindre le leur, qu'ils en fussent éclaircis par eux-mêmes : mais les charmes de mademoiselle de Saliez changèrent ces railleries préméditées en soumissions respectueuses, et en desir de lui plaire. Ils se récrièrent aussitôt contre la stupidité du médecin, lui donnèrent mille malédictions, et le jeune d'Urtubie partit sur-le-champ pour l'aller faire repentir de sa témérité.

Le faubourg du Saint-Esprit, à Bayonne, est tout rempli de Juifs, qu'on y appelle *Portugais*. D'Urtubie, arrivant en ce faubourg, apprit, par hasard, qu'un de ces Juifs avait reçu une lettre pour le médecin, et qu'il cherchait quelqu'un pour la lui rendre, ne pouvant pas aller lui-même à la ville. D'Urtubie ordonna à son valet de chambre de se charger de porter la lettre, et de promettre de la rendre en main propre ; elle lui fut donnée.

D'Urtubie, qui ne cherchait que les moyens de satisfaire sa vengeance, réfléchissant qu'une lettre qui venait d'un pays étranger dans un temps de troubles, et pour un homme qui n'était point marchand, pourrait contenir quelque secret d'importance, ne fut pas plus tôt descendu qu'il se la fit apporter ; et, l'ayant ouverte, il trouva que l'on pressait le médecin de préparer tout pour faire surprendre la

place, comme il l'avait promis, le plus promptement qu'il pourrait. Il n'en fallut pas davantage à d'Urtubie. C'était un moyen sûr de venger sa maîtresse, et de servir sa patric. Il porta lui-même la lettre au magistrat, qui, après l'avoir lue et relue, envoya s'assurer du médecin. Il fut arrêté comme il allait chez le Juif porter une lettre qu'il écrivait en Espagne, et conduit chez le magistrat qui, ayant fait ouverture de la lettre en sa présence, trouva qu'il donnait avis que la mine qu'il avait faite était au pied du guichet qui est entre la porte de Saint-Léon et la rivière du Nive, qui passe dans la ville; que la nuit de la Fête-Dieu, elle serait en état de passer les troupes espagnoles pour les introduire dans la place. Cette lettre et celle qui avait été interceptée ne lui permirent pas de nier la conspiration qu'il avoua, et ses complices

qui furent arrêtés et confrontés au médecin : le malheureux fut pendu au lieu même qu'il avait choisi pour l'exécution de son mauvais dessein.

Quand on s'aperçut au château de Saint-Martin que le vicomte avait disparu, chacun fut fort surpris : mais quand on le vit de retour et qu'il eut rendu compte de ce qui étoit arrivé au médecin, il n'y eut personne qui ne fût ravi de son malheur, dont la nouvelle ayant été portée à Sainte-Claire, les religieuses écrivirent à mademoiselle de Saliez pour la prier de revenir, mais ce fut inutilement ; elle espérait toujours détourner son amie de la résolution de se marier, et, si elle ne pouvait pas y réussir, se retirer ailleurs exercer ses sciences.

Le jour des noces étant arrivé sans que mademoiselle de Saliez eût pu rien gagner sur son amie, elle parut à la

fête, habillée en amazone. Jamais Vénus ne parut si belle aux yeux de Mars. Tous ses amans sentirent l'effet de ses charmes, par le redoublement de leur ardeur. Jamais ils ne furent si soumis et si empressés à la servir, et jamais amans ne furent plus maltraités. Ce jour-là était un jour de colère pour elle, quoiqu'une apparence de joie fût peinte sur son visage et dans ses yeux. Le moine, qui se trouva à la fête, la pria de lui tenir parole en lui donnant de son remède; elle lui donna de cet elixir dont la vertu est de métamorphoser le sexe, et lui recommanda de n'en donner à personne, parce qu'il n'y en avait que pour le guérir une fois; qu'ainsi il le devait conserver pour lui.

Dans le temps qu'on ne saurait distinguer s'il est jour ou nuit, du Puy qui était allé voir ses chevaux, vit

entrer dans l'écurie le laquais de mademoiselle de Saliez (car elle en avait pris un), qui sellait le cheval que sa maîtresse avait achetë le jour de devant; il apprit de lui qu'elle devait partir le soir même incognito. Cela le surprit, n'en pouvant deviner la cause ; l'heure lui parut indue. Il ordonna à ses gens d'apprêter promptement ses chevaux, et sans bruit rentra dans la salle où tout le monde était. Il y vit avec étonnement danser mademoiselle de Saliez, et de la meilleure humeur du monde. La danse finie, elle s'écarta avec l'épousée, monta dans sa chambre, lui donna une fiole de chaque élixir, comme pour les lui garder; elle prit les autres sur elle et descendit dans la salle comme si de rien n'était.

Lorsque du Puy les vit de retour, il jugea bien que mademoiselle de Saliez ne serait pas long-temps à sor-

tir; il sortit le premier et fut se botter pour n'être pas prévenu. En effet, à peine eut-il achevé qu'elle parut. Il fut l'aborder, et lui dit qu'ayant su qu'elle devait monter à cheval à l'heure même, il s'était apprêté pour l'accompagner si elle le trouvait bon, et que voyant bien qu'elle cachait son départ, il n'en avait voulu donner avis à personne, crainte de lui faire de la peine. Voilà ce qu'on appelle aimer, lui répondit-elle, j'accepte avec joie, Monsieur, votre compagnie; vous me faites deux vrais plaisirs, de vous taire et de venir si généreusement avec moi, dont je vous tiendrai compte. Partons et abandonnons un lieu où je ne puis demeurer davantage. J'ai assez fait pour une amie, il faut que je me satisfasse à mon tour. Ils montèrent à cheval; et mademoiselle de Saliez ayant largement récompensé son laquais, le laissa avec ordre de

rendre une lettre à la vicomtesse d'Urtubie. Voici ce qu'elle contenait :

Lettre de Mademoiselle de Saliez, à la nouvelle Vicomtesse d'Urtubie.

» Je ne me repens pas de ce que j'ai fait pour vous. Je le ferais encore si j'avais à le faire, et je voudrais de tout mon cœur contribuer à votre félicité, mais je ne puis sans confusion rester davantage dans un lieu où l'on aurait dû avoir plus de considération pour moi. Je m'en retourne d'où je suis venue. Adieu. »

Le laquais, tout éploré du départ de sa maîtresse, fut rendre la lettre à la vicomtesse, qui ne l'eut pas plus tôt lue qu'elle fit un grand cri, qui fit cesser la fête. On s'informa de ce que c'était, le laquais dit que sa maîtresse venoit de partir avec M. du Puy. Aussitôt le

marquis de Poyanne et Caillevelle firent apprêter leurs chevaux et ne songèrent qu'à les suivre. Un homme qui arriva fort à propos, leur dit qu'ils avaient pris la route de Dax. Ces deux seigneurs étaient bien montés et avaient des chevaux de main pour relayer. Cependant ils ne les atteignirent qu'à la pointe du jour dans le temps que mademoiselle Saliez s'était arrêtée au coin d'un bois. Du Puy, qui était resté à cheval, lui dit qu'il entendait venir des gens au galop. Elle lui dit d'entrer dans le bois; il ne put le faire assez promptement, il fut vu et poursuivi. Le marquis lui tira un coup de pistolet, qui lui cassa la tête. Te voilà, infâme ravisseur, lui dit-il, laisse tant de charmes à ceux qui le méritent mieux que toi. Ils cherchèrent ensuite où était mademoiselle de Saliez; elle venait de frotter le nez de son cheval, et était dessus quand elle fut

aperçue. Le marquis mit le chapeau à la main et lui voulut parler ; mais elle le prévint et lui dit qu'il se gardât de l'approcher, après l'avoir privée d'un homme qui lui avait fait deux grands plaisirs; qu'elle n'aurait jamais que de l'aversion pour lui. Elle pria Caillevelle de l'accompagner; mais le marquis le mit aussitôt hors d'état de le faire, lui ayant donné de son autre pistolet dans le corps. Mademoiselle de Saliez voyant ce second massacre, et le danger qu'il y avait pour elle, si elle tâchait de secourir ses deux amans, prit le parti de s'enfuir à toute bride, après avoir accablé le marquis d'une infinité d'injures qu'il avait méritées.

Le marquis, indigné de ses reproches et pénétré d'amour et de rage, la poursuivit et creva tous ses chevaux sans pouvoir l'atteindre. Il maudit cent fois la vîtesse du bidet, qui semblait

voler au travers des sables de Gascogne. Mademoiselle de Saliez arriva en très-peu de temps à Condom, où elle fit faire un habit d'homme dans le dessein d'aller rejoindre ses frères à l'armée.

Cependant Caillevelle, qui donnait encore quelque signe de vie, fut porté chez lui, d'où il n'était pas fort éloigné; il fit savoir à madame de Saint-Martin et au vicomte, ce qui lui était arrivé; la jeune vicomtesse pria son mari de l'aller voir et de l'amener avec lui, ce qu'il fit. En entrant dans la chambre du blessé, il lui dit que mademoiselle de Saliez ne lui avait pas été funeste en tout, puisqu'il allait être guéri par ses remèdes. Il lui en fit prendre, et ne le quitta pas qu'il ne fût en parfaite santé, et qu'il ne lui eût promis de découvrir où serait son amie.

Caillevelle, ressuscité contre son

attente et celle de tout le monde, se proposa d'abord d'avoir raison du lâche procédé du marquis. Il lui écrivit de se trouver au milieu d'une plaine, qu'il lui nomma, une heure après qu'il aurait reçu son cartel, pour voir s'il était aussi brave quand il avait son ennemi en tête, qu'il l'était à assassiner ses amis par derrière. Le marquis, surpris de recevoir un défi de Caillevelle qu'il croyait mort, douta qu'il fût véritable. Il promit pourtant de se rendre au lieu et à l'heure marqués. En effet, il s'y trouva, et, après un combat fort opiniâtre, il reçut la peine de son crime par deux coups d'épée qui le laissèrent sans vie.

Caillevelle appréhendant la famille du marquis qui était puissante et poussé par son amour, suivit la route qu'on lui avait dit qu'avait tenue sa maîtresse. Il en apprit des nouvelles partout où il passa, et la trouva enfin à Condom, prête

à monter à cheval, déguisée en homme. Ce fut elle qui le reconnut et qui lui parla la première. Jamais surprise ne fut plus grande que celle de Caillevelle, de voir sous un habit de cavalier la plus belle fille du monde, et plus encore de ce que c'était elle qui s'était fait connaître. Il en tira d'avantageux présages, et, après les complimens ordinaires, il lui apprit la juste vengeance qu'il avait tirée du lâche marquis : elle en parut très-satisfaite, et se mit en chemin avec Caillevelle, qui lui conta la douleur que son départ avait causée à la vicomtesse, le soin qu'elle avait pris de le guérir et l'empressement qu'elle avait d'avoir de ses nouvelles. Elle s'est peu souciée de moi, répondit mademoiselle Saliez : cependant je peux dire qu'elle aurait dû s'en soucier, mais brisons là-dessus, je vous en prie ; vous ne me ferez pas plaisir de m'en parler. Caillevelle lui obéit et

ne lui parla plus que de l'excès de son amour, qu'il lui exagéra si fort, qu'il fut écouté et récompensé. Le lecteur me reprochera peut-être que je fais arriver bien vîte l'amour de Caillevelle à son but ; mais s'il se ressouvient que sa maitresse est un homme métamorphosé, qui n'a rien de la pudeur naturelle au beau sexe, et qui d'ailleurs jeûnait, depuis son séjour à Saint-Martin, des plaisirs qui avaient donné lieu à sa métamorphose, il n'aura pas de peine à croire qu'elle a accordé facilement ceux qui lui étaient demandés par un honnête homme qui l'adorait, pour le récompenser de toutes ses peines, et elle-même de celles qu'elle avait prises.

Caillevelle, qui était de bonne foi, lui fit la proposition de l'épouser pour reconnaître en quelque manière les bontés qu'elle avoit eues pour lui. Elle lui répondit qu'elle voulait un amour

libre; qu'elle n'aimait pas le mariage, parce que souvent il donnait un maître à celles qui s'y engageaient; qu'en un mot, elle voulait vivre en liberté; que s'il l'aimait sur ce pied-là, ils goûteraient des plaisirs qui ne se rencontrent pas dans l'hyménée. Les conditions furent acceptées et suivies ponctuellement, et ces deux cœurs qui étaient charmés l'un de l'autre vivaient dans une tranquillité profonde, quand la fortune, avec sa malignité ordinaire, s'avisa de les séparer.

Les armées étaient en campagne, et il ne se trouvait guère de provinces qui ne fussent partagées d'inclination, et où, par conséquent, il n'y eût quelque corps de troupes pour chaque parti. La Haute Marche où nos amans se trouvèrent alors, n'était pas exempte de ces partialités. Les soldats étaient aux champs pour la petite guerre. Ils en furent envelop-

pés. Caillevelle fut pris, et sa maîtresse se sauva à la faveur d'un bois qu'elle pénétra toute seule jusque dans le Berry, bien fâchée de perdre sitôt ce qui lui étoit devenu si cher.

Elle rêvait à son malheur quand, auprès de Chateauroux, elle rencontra la comtesse de.... qui se promenait en carrosse. Elle ne l'aperçut pas d'abord, tant elle était plongée dans son chagrin; et la dame qui s'offensa de ce qu'un passant ne la saluait pas, la fit avertir de son devoir. Elle revint tout-à-coup de sa revêrie comme d'un profond sommeil, mit pied à terre, demanda pardon à la comtesse et s'excusa de sa distraction avec tant d'esprit qu'il ne lui fut pas difficile de l'obtenir, et d'exciter même la curiosité de la comtesse, qui lui demanda d'où il était, et où il allait. Je suis de Béarn, madame, répondit Saliez. De six frères que nous étions, je suis le dernier

des trois qui restent. Je me suis enfui du logis de mon père, pour n'avoir pu souffrir les hauteurs de mon aîné. Il me voulait dernièrement maltraiter; mais m'étant mis en défense je le blessai légèrement au bras. Ma mère qui m'aime m'a donné quelque argent pour me dérober au ressentiment de ce frère, et à la colère de mon père. De vous dire à présent où je vas, je vous jure, Madame, qu'il m'est impossible, puisque j'erre à l'aventure sans savoir précisement où terminer ma course. La comtesse lui demanda ce que son père était. Elle lui répondit qu'il avait servi son prince tant que ses forces avaient pu lui permettre. Êtes-vous gentilhomme, lui demanda la comtesse? Oui, Madame, lui répondit Saliez, et d'ancienne noblesse. Si vous voulez être page, dit la comtesse, je vous prends à mon service, et promets d'avoir soin de votre fortune.

Saliez accepta l'offre avec bien de la joie, fit une profonde révérence à la dame, remonta à cheval, et ne quitta point la portière du carrosse qu'il ne fut arrivé au logis.

La bonne mine et la beauté du page donnèrent dans la vue de la comtesse, et firent par les yeux une telle impression sur son cœur, qu'elle eut une extrême passion d'en être aimée. Elle avait avec elle une femme qui l'avait élevée, et en qui elle se confiait. La vieille de son côté avait pour son élève toute la déférence possible. La comtesse lui découvrit son amour pour son nouveau page; elle lui dit qu'elle sentait bien qu'il n'y avait plus moyen de le déraciner. Eh bien, Madame, répondit la vieille en souriant, n'êtes-vous pas la maîtresse? Qui vous empêche de vous satisfaire? Voulez-vous que je lui en parle, je le ferai, mais d'une manière à ne point engager votre réputation.

Cette offre fut reçue de la comtesse, qui demeura fort impatiente du succès de cette négociation.

La gouvernante, pour ne pas perdre un temps si précieux à cette amante passionnée, fut chercher le jeune page; et, l'ayant tiré en particulier, lui fit un long discours sur la discrétion et la fidélité que l'on devait avoir au service des dames; lui cita plusieurs exemples tragiques de plusieurs domestiques qui en avaient manqué. Je vois bien, lui dit-elle, qu'étant fait comme vous êtes, vous ne serez pas long-temps à toucher plusieurs cœurs; mais comme vous êtes jeune et étranger dans ces lieux, je veux vous servir de mère, crainte que vous ne fassiez des fautes qui pourraient vous être funestes. Le page pareillement la remercia, et promit de se conduire toujours par ses avis. Vous ferez sagement, mon fils, ajouta-t-elle, et moi je vous

offre tout ce qui dépendra de moi. Je
puis quelque chose, oui, continua-
t elle. C'est moi qui ai élevé madame
depuis le berceau, elle me regarde
comme sa mère véritable; c'est la meil-
leure femme du monde : quand elle
aime, elle aime bien, c'est une bonne
amie; j'entre dans ses intérêts bien
mieux que dans les miens propres.
Que dites-vous de sa beauté? J'en suis
charmé, répondit le page; mais il y a
peut-être du danger à le dire. Il y en
pourrait avoir, répondit la gouvernante,
si vous le disiez devant d'autres que
moi. Je me suis bien aperçue que vous
la trouviez belle, car vous l'avez re-
gardée avec une attention qui me fai-
sait plaisir. Si cela est, répondit le
page, je vous réjouirai souvent, puis-
que je ne pourrai m'empêcher de con-
templer tant de charmes et de les adorer
secrètement. Et moi, répondit la vieille,
si vous aviez quelque dessein sur son

cœur, je m'offre de vous servir, et de faire connaître vos sentimens à madame; je vous donnerai même l'entrée de sa chambre par la mienne quand elle sera seule, pour les lui exprimer vous-même; elle est jeune, et n'est pas insensible. Seriez-vous assez bonne? s'écria tout bas le page en lui serrant la main. Que je serais heureux! Voilà, dit la vieille, un transport qui m'assure que votre cœur est à Madame, comme le sien est à vous. Je vous parle par son ordre. Je vous introduirai tantôt dans sa chambre. Retirez-vous, et vous taisez. Mademoiselle de Saliez, qui fait le personnage du page dans cette scène, avait pris de son élixir en entrant au service de la comtesse, qui lui avait rendu son sexe naturel et sa vigueur. Le discours et l'assurance de la vieille ne l'augmentèrent pas peu. Il l'embrassa pour la remercier, et la baisa si étroitement

que le feu lui monta au visage; puis il se retira.

La comtesse était dans sa chambre qui réfléchissait à son amour. Hélas! disait-elle, serais-je assez malheureuse de n'être pas aimée? serait-il possible que mes appas, que l'on m'a dit tant de fois être charmans, seraient méprisés par un simple page! Non, je ne saurais le croire. Elle était dans ces agitations d'esprit lorsque sa confidente entra. La comtesse s'alarma de la rougeur qui paraissait sur son visage; mais elle fut bientôt revenue quand elle lui dit qu'elle était causée par un baiser amoureux que son page lui envoyait. La comtesse, pour le recueillir, baisa cent fois sa gouvernante. L'idée du plaisir qu'elle se préparait lui rendit l'humeur plus enjouée qu'à l'ordinaire. Elle voulut jouer à mille petits jeux avec ses filles et son page, et elle faisait des fautes exprès, afin

qu'on lui imposât la pénitence de le baiser. D'autres personnes plus expérimentées que n'étaient les filles de la dame auraient facilement connu qu'il y avait plus que du jeu dans ces fréquens baisers ; mais elles ne s'en aperçurent pas ; c'étaient des Agnès. On aurait beaucoup de peine d'en trouver à présent de si peu éclairées dans ces matières. Cela était bon au temps passé.

Les jeux finis et le soir venu, la comtesse soupa, servie par son page qu'elle regardait avec une tendresse capable d'inspirer de l'amour aux plus insensibles, et, après le souper, elle se retira dans sa chambre, où le page fut introduit sitôt que tout le monde de la maison fut retiré.

Il est impossible d'exprimer l'excès du plaisir que goûtèrent ces deux amans dans les embrassemens redoublés qu'ils se donnèrent. Ceux qui se sont trouvés en pareille occasion peu-

vent bien en juger. Pour moi, à qui cela n'est point arrivé, je m'en rapporte à eux. Je dirai seulement que l'élixir fit tant de merveilles, que la comtesse avoua le lendemain à sa confidente qu'un page valait mieux que trois maris dans l'exercice d'amour. Ils continuèrent toutes les nuits à se donner de nouvelles marques de tendresse. La comtesse s'y employait de tout son cœur. Il était bien juste qu'elle ne s'épargnât pas, tandis que son époux hasardait sa vie dans les combats. Elle fit toute sa campagne en brave femme; et l'hiver s'approchant, elle fut le passer à Bourges auprès de son père qui en était gouverneur, et de son mari qui fut l'y trouver, et qui la confirma plusieurs fois de la différence qu'il y avait entre lui et le page.

En arrivant à Bourges, elle trouva sa sœur, la marquise de...., presque

au désespoir. Celle-ci, aussi bien que sa sœur, avait trouvé son page beau et digne de son affection. La marquise n'avait pas été avantageusement partagée des dons de la nature. Le page allait de temps en temps voir d'autres femmes, où il y avait du danger. Il en trouva un jour une qui lui fit un mauvais présent, dont il fit part à sa maîtresse. Peu de temps après, il en fut récompensé de quelques coups de poignard, qu'il reçut de sa part. Le page était mort, le mal augmentait de jour en jour, et le mari devait arriver dans peu. Ces fâcheuses circonstances faisaient verser des larmes en abondance à la pauvre marquise ; cependant elle n'osait le découvrir à personne qu'à la comtesse, qui, ne trouvant point de remède à tant de maux à la fois, fut obligée d'en parler à la vieille. Celle-ci le dit au page qui fut trouver la marquise, et lui dit qu'il était discret et

savait plus d'une chose ; qu'elle ne devait pas feindre de s'abandonner à sa conduite ; que, si elle le voulait, il ne la guérirait seulement pas du soir au lendemain, mais qu'il la rendrait belle femme. La marquise, qui prit cela d'abord pour une raillerie dans un temps où elle n'avait pas sujet de rire, traita le page du haut en bas, et fut même sur le point de l'outrager ; ce qui l'obligea de sortir et de se retirer.

Cependant la marquise, à qui la mort semblait moins affreuse que l'insupportable état où elle était, ayant fait réflexion sur les offres du page, fit prier sa sœur de le lui envoyer. Le page s'en défendit. Elle fut contrainte de l'aller trouver elle-même, et, après quelques excuses de son procédé, elle lui étala toute sa maladie. Le page lui donna une forte prise de son élixir de santé ; deux heures après, il lui en donna autant d'un autre, qui, faisant

en même temps leurs effets, les douleurs de la marquise s'en allèrent, et son teint s'éclaircit tellement, que, le lendemain matin, elle était plus saine et plus belle qu'elle n'avait jamais été; ce qui lui donna envie de débaucher le page : mais ses efforts furent vains. Il ressentait pour la comtesse les mêmes ardeurs qu'il avait eues autrefois pour mademoiselle de Saint-Martin ; quoiqu'il ne pût songer à cette dernière sans un sensible déplaisir, il voulut lui demeurer fidèle.

Le marquis, de retour, fut agréablement surpris de voir à sa femme un teint plus clair qu'elle n'avait. Cela rendit la marquise plus ardente à débaucher le page qui tint toujours ferme. Cette résistance ne la fit qu'opiniâtrer davantage dans son entreprise ; elle mit tout en œuvre pour en venir à bout. Le page perdit un jour tout son argent au jeu ; cela étant venu à la

connaissance de la marquise, elle lui envoya sa bourse et ses bijoux pour lui donner moyen de prendre sa revanche. Il ne voulut rien accepter, et les renvoya avec des remercîmens proportionnés à cette générosité. La comtesse, qui en fut avertie, redoubla son amour, et lui ouvrit aussi sa bourse, mais il ne voulut rien prendre. Il lui dit seulement qu'il s'estimait trop heureux de voir que son cœur lui était ouvert; et en même temps il lui demanda la permission d'aller passer quelques jours à Chateauroux, ce qu'elle lui accorda. Le dessein du page était d'aller faire quelques lingots pour se mettre en fonds; mais cela lui fut inutile, la fortune y pourvut autrement.

Le comte était allé visiter son écurie quand le page fut prendre son cheval pour partir. Il lui frotta le nez de son huile, ce qui lui fit faire plusieurs

bonds et caracoles. Le comte, surpris de la vigueur du bidet et de l'adresse du page, lui dit de le faire un peu courir dans la rue, ce qu'il fit d'une vîtesse incroyable. Le comte lui dit que s'il était plus grand il s'en accommoderait avec lui. Le page lui répondit que tel qu'il était il était à son service, et qu'il pourrait bien s'assurer qu'il n'en avait aucun dans son écurie qui pût l'égaler en vîtesse. Le comte, qui se piquait d'avoir les meilleurs chevaux, rit de ce discours. Ma foi, Monsieur, dit le page, si j'osais demander à parier avec vous, je parierais d'arriver à Chateauroux, où je vais avec la permission de Madame, dans deux heures. Le comte rit encore plus fort, parce que, de Bourges à Chateauroux, il y a neuf lieues, et dit au page qu'il gageait la valeur du cheval que non. Le page, par respect, ne voulut pas gager contre

son maître, qui, croyant plaisanter, fit gager son écuyer, et voulut lui-même être témoin de la course. Ainsi ils montèrent tous trois à cheval; et le page, feignant qu'il y avait quelque chose à raccommoder au harnois du sien, s'arrêta, et donna, par ce moyen, le temps aux deux autres de prendre beaucoup d'avance sur lui. Ils étaient déjà fort éloignés du lieu d'où ils étaient partis, et se préparaient à se railler de la perte qu'ils croyaient que le page allait faire de sa gageure, quand ils l'aperçurent venir d'une rapidité étonnante. Il les joignit, les salue en riant, et les passe. Quelques efforts qu'ils pussent faire, il leur fut impossible de le suivre. Il arriva à Chateauroux avant l'heure prescrite, où il les attendit. Le comte, surpris, voulut avoir le cheval, et lui en donna deux fois le prix, ce qui remit le page en fonds. Ainsi,

n'ayant plus d'affaire à Chateauroux, il s'en revint jouer, et gagna considérablement.

Tant que durèrent l'hiver et le séjour du comte à Bourges, le page ne jouissait des faveurs de sa maîtresse que dans les occasions que l'amour et la prudente vieille lui procuraient, ce qui n'arrivait pas si souvent qu'ils auraient souhaité. Mais, la saison de se remettre en campagne étant venue, le comte et le marquis partirent ensemble pour se rendre où le devoir et la gloire les appelaient, et laissèrent une entière liberté à nos amans de se contenter. Cette liberté et la bonne mine du page firent redoubler les poursuites de la marquise pour le débaucher et l'attirer à son service, ce qui pensa la brouiller avec sa sœur. La comtesse lui dit un jour fort sérieusement qu'elle avait dû se contenter de sa guérison sans vouloir lui ravir le médecin qu'elle ché-

rissait, et dont elle ne pouvait se passer. La marquise répondit qu'elle n'avait pas su qu'il lui était si cher, que désormais elle ne le solliciterait plus et le regarderait seulement comme l'ami de sa sœur et le sien.

Henri-le-Grand fit tenir en ce temps-là une grande conférence, dans laquelle Duplessis-Mornay, ce fameux ministre de la religion prétendue réformée, ayant été contraint, par la force de la vérité, d'avouer qu'on pouvait faire son salut en suivant la religion romaine, et les évêques et docteurs orthodoxes ayant soutenu qu'il n'y avait point de salut dans la prétendue réformée, ce monarque judicieux dit tout haut: « Il » me semble qu'il est plus sûr de se ran- » ger du parti approuvé de tous, que » de tenir celui qui n'était soutenu que » de peu et absolument condamné du » surplus. » En effet, il embrassa sincèrement la religion romaine.

Paris, voyant que les raisons qui empêchaient qu'on ne reconnût ce monarque pour légitime roi ne subsistaient plus, ouvrit enfin ses portes. La Ligue néanmoins tint ferme en beaucoup de lieux. Notre page, qui aimait d'inclination son prince, se servit de tout le pouvoir qu'il avait sur l'esprit de la comtesse pour engager son père et son époux à le reconnaître. Elle y réussit. Bourges, par les soins de son gouverneur, envoya porter au roi les clefs de la ville, et lui rendre hommage. Le comte fit son traité avec sa majesté, et lui mit entre les mains les troupes qu'il commandait. Le roi lui en laissa le commandement et le récompensa. D'ailleurs Troyes, Châlons, et plusieurs autres villes, suivirent l'exemple de Paris et de Bourges, et tout le beau monde accourait de toutes parts pour voir l'invincible Henri. La comtesse y vint des premières; elle parut

si belle, et l'élixir du page l'avait rendue si brillante, qu'elle effaça tout ce qui portait le nom de beauté. Henri la vit et l'aima, sans pouvoir s'en faire aimer. Le page était un obstacle fâcheux à son amour. On ne voit guère de beauté résister à la passion d'un grand roi amoureux et libéral. Cependant la comtesse aurait sans doute toujours refusé Henri-le-Grand si son page ne l'en eût conjuré avec les dernières instances, ce qui sans doute paraîtra extraordinaire; mais voici par quelle raison il s'y trouva obligé.

Il avait toujours conservé une tendre amitié pour la comtesse d'Urtubie; et tout ce qui la touchait lui était sensible au dernier point. Le baron de Saint-Martin, son père, était, comme nous l'avons déja dit, gouverneur d'une forte place pour la ligue. Le roi lui fit faire des offres très-considérables pour l'engager à la lui remettre entre

les mains et à le reconnaître. Le baron qui avait des engagemens avec le duc de Mercœur, et qui se croyait imprenable dans sa forteresse, méprisa ses offres, et augmenta même les actes d'hostilité dans le pays voisin. Le roi, informé de ce mauvais procédé, ordonna au comte qui était ami du baron de le mettre à la raison de gré ou de force. Le comte partit à la tête de ses troupes, et n'oublia rien pour persuader à son ami d'implorer la miséricorde du roi. Le baron répondit qu'il n'était pas encore en état d'implorer miséricorde, et qu'au contraire il prétendait bien se défendre. Le comte battit la place avec tant de vigueur, qu'elle fut prise d'assaut et mise au pillage : le baron fut conduit à Paris, et condamné à perdre la tête. Le désespoir que cette nouvelle causa au page le força de prier sa maîtresse d'implorer la grâce du baron, et d'em-

ployer tout l'effort de ses charmes pour l'obtenir; ajoutant qu'il mourrait de déplaisir, si le baron était exécuté. Cette amante, qui se trouvait si fort intéressée dans la conservation des jours du baron, ne perdit point de temps; elle fit dire au roi que son amour l'avait enfin touché, mais qu'il ne pourrait en obtenir la dernière preuve qu'en lui accordant la grâce du baron qu'elle lui demandait. Ce monarque, victorieux en amour comme en guerre, ravi qu'une conquête qu'il avait si ardemment desirée lui coûtât si peu, envoya promptement élargir le baron et lui dire d'aller remercier sa libératrice, qui le renvoya à son page. Le page, en le voyant, fut le saluer, et lui dit qu'ayant eu l'honneur de demeurer quelque temps au château de Saint-Martin avec madame son épouse et mademoiselle sa fille, qui l'avaient traité avec toute la bonté possible, il

n'avait pu moins faire en revanche de tous ces bons traitemens que de prier sa maîtresse de faire ce qu'elle avait fait ; qu'elle s'y était portée avec tant d'ardeur et de générosité qu'elle avait heureusement réussi, mais que c'était à elle qu'il en avait toute l'obligation. Le baron le remercia : le page lui demanda ensuite des nouvelles de toute sa famille. Le bon homme lui fit un récit fidèle des choses que le page savait mieux que lui ; mais, sur la fin, il lui apprit que le vicomte d'Urtubie en agissait extrêmement mal avec sa femme ; qu'il l'avait enfermée dans un château où elle ne voyait personne ; qu'il ne la quittait pas d'un moment ; qu'elle était demeurée grosse, et que pour surcroît de malheur elle était aussi devenue homme ; qu'elle n'attendait que la mort quand elle serait à terme, parce que les médecins, pour sauver l'enfant, avaient résolu de lui

ouvrir le côté. Cette dernière circonstance fit pâlir le page et pleurer le vieillard.

Jamais cœur ne fut plus déchiré que le fut celui du page. Son premier amour, qui n'était pas tout-à-fait éteint, le sollicitait d'aller au secours de la personne qui en était l'objet; mais son second ne lui permettait pas de quitter la comtesse qu'il aimait tendrement, et dont il était aimé. Tantôt il voulait envoyer de son élixir à la vicomtesse, croyant bien qu'elle aurait perdu celui qu'il lui avait laissé, ce qui était effectivement vrai. Le vicomte s'étant emporté contre sa femme, il avait renversé le cabinet où il était, et la fiole s'était cassée; mais il ne savait à qui le confier, et tantôt il voulait y aller lui-même; mais il appréhendait que la comtesse ne le lui permît pas; ces dernières agitations le firent tomber dans une mélancolie extrême. La com-

tesse, qui n'en devinait point la cause, l'attribua à la jalousie qu'elle s'imagina que l'amour du roi lui donnait; elle offrit de lui sacrifier ce monarque et sa fortune pour lui mettre l'esprit en repos.

Un procédé si généreux obligea le page à lui faire une entière confidence de son premier amour, de ses secrets, et du déplorable état où était la vicomtesse; ajoutant qu'il appréhendait pour sa vie, et qu'il souhaitait lui porter du secours. La comtesse, surprise, regarda le page avec admiration, et, l'embrassant tendrement, le conjura de ne la quitter jamais. Que deviendra donc la vicomtesse, Madame, dit le page en soupirant? Je voudrais bien ne me jamais séparer de vous, mais je ne saurais me résoudre à laisser périr ce que j'ai tant aimé, faute d'un secours que je puis lui donner. Permettez-moi de le lui porter, mon voyage ne sera pas

long; je ne séjournerai qu'autant de temps qu'il en faudra pour la tirer de danger, et je vous jure qu'aussitôt je me rendrai près de vous, pour ne m'en éloigner de ma vie. La comtesse, qui craignait plus que la mort de perdre son page, appréhendant que son premier amour ne se rallumât par la vue de l'objet, employa tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus passionné pour le détourner de sa résolution. Mais n'ayant pu en venir à bout, elle fut contrainte d'y consentir à la charge d'un prompt retour; ils s'embrassèrent et se dirent adieu.

Le page partit sur les ailes de l'Amour, fit une telle diligence, qu'en quatre jours il arriva à Saint-Jean-de-Luz, où il rencontra un laquais de la vicomtesse. Il apprit de lui qu'elle était affreuse, que quatre chirurgiens qui étaient auprès d'elle n'attendaient que le moment que les douleurs la prissent

pour lui ouvrir le côté, afin de sauver son fruit. Le page pria le laquais de rendre à sa maîtresse une lettre qu'il avait pour elle, avec une petite fiole, et de faire en sorte que personne ne s'en aperçût; et, pour l'obliger au secret, il lui mit entre les mains une bourse. Le laquais, charmé de l'éclat de l'or qu'il recevait, promit de s'acquitter si bien de son devoir, que personne ne s'apercevrait de rien, et même qu'il lui rendrait réponse. En effet, il partit sur-le-champ, rendit à sa maîtresse et la lettre et la fiole dont elle prit aussitôt une dose; elle ouvrit la lettre où elle trouva ces mots :

« Malgré votre inconstance, ou plu-
» tôt malgré le mépris que vous avez
» fait de moi, je n'ai pu apprendre
» sans frémir l'état où vous êtes ré-
» duite. Je me suis arraché des bras
» de la plus aimable et de la plus
» amoureuse personne du monde pour

» vous donner encore des marques de
» mon amour. Après avoir sauvé la
» vie à monsieur votre père, de qui
» j'ai appris tous vous malheurs, je
» suis venu de Paris en quatre jours
» pour vous empêcher de mourir.
» J'attends de vos chères nouvelles
» avec impatience. Adieu. »

Quoique la lettre ne fût pas signée, la vicomtesse ne laissa pas d'en connaître le caractère. Elle la baisa cent fois, et fit cette réponse :

« Les ames généreuses le sont tou-
» jours. J'aurais mérité, je l'avoue,
» d'être abandonnée à ma mauvaise
» destinée, si votre grandeur d'ame
» avait pu y consentir; mais de grâce
» ne me taxez pas d'avoir jamais eu
» du mépris pour vous. Si vous con-
» naissiez ce qui s'est passé dans mon
» cœur depuis que vous m'avez quitté,
» vous verriez des larmes de sang. Les
» siècles passés n'ont point vu, et ceux

» à venir ne verront pas une douleur
» semblable à celle que je ressentis à
» votre départ. Je mentirais si je disais
» qu'elle s'est accrue, voyant que je
» n'apprenais point de vos nouvelles.
» Elle est toujours demeurée la même.
» Je n'ai pu témoigner aucune joie à
» mon époux, ce qui a outré sa pa-
» tience, et l'a porté à me traiter d'une
» manière à me faire mourir. Enfin, je
» suis si effroyable, que je ne voudrais
» pas que vous me vissiez; mais, puisque
» je sais que vous m'aimez toujours,
» j'espère revenir en état de vous en
» témoigner ma reconnaissance. Que
» ne dois-je pas faire après ce que vous
» avez fait pour moi! Je m'abandonne
» toute à vous, et vous pouvez dispo-
» ser à votre volonté de la vicomtesse
» d'Urtubie. »

La vicomtesse ne put faire cette réponse aussitôt qu'elle eut reçu la lettre comme elle l'aurait souhaité, parce

qu'elle était regardée de trop près. Elle ne put la faire que bien tard après que sa belle-mère fut retirée. Elle la donna au laquais pour la porter dès qu'il serait jour. Cependant l'élixir fit son effet, et les douleurs la prirent peu de temps après, et sans beaucoup de travail elle mit au monde un beau garçon, contre l'attente de tous les assistans et des chirurgiens, qui devinrent inutiles, et dit à son mari, en le lui présentant, que ce serait le dernier qu'il aurait d'elle.

Le laquais porta cette agréable nouvelle au page, et la lettre, qu'il lut, et mouilla des larmes que sa joie lui tira des yeux. Il récompensa magnifiquement ce fidèle messager ; lui donna encore deux fioles, l'une pour achever de rendre à la vicomtesse sa première beauté, et l'autre pour la métamorphoser en homme.

Cependant le vicomte, ravi de re-

trouver sa femme contre son espérance, se prosterna devant elle, lui demanda pardon de ses injustes soupçons, et lui dit qu'il voyait manifestement que le ciel prenait soin de sa justification ; qu'elle ne pouvait garder son ressentiment sans offenser ce même ciel qui l'avait justifiée. Sa mère et sa belle-mère joignirent leurs prières et leurs larmes à celles du vicomte, mais elles ne gagnèrent rien; et, dès la nuit suivante, la vicomtesse sortit du château avec le fidèle laquais, qui avait eu soin d'en tirer deux chevaux, ils vinrent trouver le page, et partirent tous trois dans le moment même pour venir à Paris, où ils arrivèrent en aussi peu de temps que le page en avait mis à venir.

Jamais étonnement ne fut plus grand que celui d'Urtubie, et de tous ceux qui étaient dans le château, quand on ne trouva plus une femme qu'on croyait

devoir garder le lit un temps très considérable, et encore bien plus quand on ne put découvrir ce qu'elle était devenue; car le page s'était déguisé d'un habit si simple, qu'on ne s'aperçut pas seulement que le laquais lui eut parlé. On en jugea diversement; et la plus commune opinion fut que la dame voulant absolument renoncer à son mari voulait quitter le monde, et s'était retirée dans un couvent, où elle s'était fait conduire sur les chevaux qui manquaient par le laquais qui ne se trouvait plus. Ils mirent aussitôt du monde en campagne pour courir après, mais inutilement : on ne put jamais apprendre quelle route ils avaient prise.

La joie de la comtesse de revoir son page amoureux et fidèle ne fut pas petite. Elle lui en aurait sans doute donné des marques sur-le-champ, si l'heure et le lieu avaient été commodes;

mais, quelque envie qu'elle en eût, il fallut attendre à un autre temps pour rendre à la vicomtesse les devoirs de l'honnêteté. Elle ne pouvait se figurer après qu'elle l'eut vue, toute décharnée qu'elle était, comment son page avait entrepris un voyage si long pour une personne si laide, qu'il lui avait vantée être si belle; mais elle changea de sentiment peu de jours après, quand cette dame eut repris son enjouement et son embonpoint que ses maux lui avaient fait perdre, et avoua que jamais elle n'avait rien vu de plus beau. La vicomtesse vit son père sans en être connue, et l'entretint même assez long-temps, la veille qu'il partit pour prendre possession d'un gouvernement que le roi lui avait donné à la considération de la comtesse, de qui il était content. Leur intrigue avait été si secrètement conduite, que les plus clairvoyans n'y avaient rien connu;

mais les familiarités qu'elle permit à son page pensèrent tout perdre.

Le comte, qui n'avait jamais aimé que sa femme et les armes, avait si peu de connaissance des intrigues amoureuses, qu'il fallait qu'on lui montrât au doigt et à l'œil celles de sa femme avec son page pour les lui faire croire. Il traita d'abord fort mal ceux qui lui en parlèrent les premiers; mais enfin les soupçons qu'on lui fit concevoir l'ayant fait examiner les actions de l'un et de l'autre de plus près qu'il n'avait fait, il s'aperçut un jour de quelques familiarités qui lui firent juger que son honneur était offensé. Il dissimula pourtant en homme prudent la peine qu'il ressentit, et ne confia son juste ressentiment qu'à son écuyer dont il connaissait la discrétion et la bravoure. Il le conjura de se défaire du page sans qu'il parût avoir aucune part à sa perte, afin que la cause n'en

fût pas connue. L'écuyer lui promit tout; et, dès le jour même, il fit une querelle au page sur une médisance qu'il supposa avoir faite de lui, l'outragea de paroles, et même de quelques coups. Le page ne pouvant souffrir cette insolence, et ne se trouvant pas en état alors de l'en punir, l'appela en duel, hors la ville, où ils se rendirent tous deux; et, après un combat assez long, l'écuyer fut blessé et contraint de demander la vie. Le page la lui accorda, à condition qu'il lui avouerait de bonne foi le véritable sujet de sa querelle, sachant bien que la prétendue médisance n'en était qu'un faux prétexte. Il lui dit que le comte l'ayant vu caresser Madame, lui avait ordonné de l'immoler à sa jalousie; et que, pour le satisfaire, il avait pris le parti de lui faire tirer l'épée, ne doutant pas de le tuer; mais qu'il avait trouvé plus de

fermeté et de valeur qu'il ne s'était imaginé. Le page, satisfait de cet aveu, fit prendre de l'élixir à l'écuyer, dont il fut guéri, et s'en retourna.

Le page rendit compte à sa maîtresse de ce qui s'était passé, et ils gagnèrent, à force de présens, le domestique en qui le comte se confiait le plus. Cet homme leur confirma ce que l'écuyer avait révélé, et ajouta qu'elle était déjà empoisonnée, et que le poison lui avait été donné dans un plat de fraises. En effet, quelques heures après, le poison commença de se faire sentir; mais l'élixir du page le rendit inutile. Elle voulait éclater contre son mari, et aurait sans doute fait un grand vacarme, si le page ne l'en eût empêchée, en lui représentant que cet éclat pourrait faire du tort à sa réputation. Il vaudrait bien mieux, ajouta-t-il, montrer à votre mari qu'il est

jaloux d'une fille, celà lui ôtera tout sujet de soupçonner votre conduite, et nous donnera la liberté de nous voir plus commodément. La comtesse approuva cet expédient; elle consentit que son page se métamorphosât en fille; aussi bien voulait-elle être convaincue d'un secret si surprenant. Elle le fut dès que l'élixir, que le page prit aussitôt, eut opéré.

Le comte, qui attendait l'effet du poison, et qui ne voulait pas être présent, s'en alla à une maison qu'il avait près de Paris, sous prétexte d'y donner quelques ordres. La comtesse fit coucher avec elle son page, à qui nous ferons reprendre le nom de mademoiselle de Saliez. Le comte, que son chagrin agitait terriblement, revint le même soir; et, ayant su de son maître d'hôtel, qui était dans son intérêt, que le page était avec Madame, il ne

put dissimuler davantage, monta dans sa chambre, deux pistolets à ses mains, avec un air capable d'intimider les plus hardis. La comtesse, qui ne dormait pas, lui demanda froidement ce qu'il voulait faire? Je veux, dit-il, immoler deux adultères à mon juste ressentiment. Prépare-toi, infâme, à la mort que tu as si bien méritée, et un indigne amant qui est couché avec toi! La comtesse ne fit que rire de ces menaces, et répondit au comte qu'il était vrai que son page était avec elle; mais que son page ne devait pas lui causer ces emportemens, parce que c'était une fille déguisée, et qu'elle s'étonnait fort qu'il soupçonnât sa vertu sous de simples apparences. Le comte rougit de ce discours; et, pour s'éclaircir de la vérité, leva la couverture. Mademoiselle de Saliez, qui feignait ne s'être pas éveillée au bruit, lui

laissa toute la liberté et le temps de s'abuser lui-même, de trouver véritablement une fille; il fut si touché de sa crédulité, qu'il tira les deux pistolets à bout portant dans le ventre de son maître d'hôtel, qui lui avait donné ces impressions de sa femme, et envoya promptement chercher des médecins pour la sauver du poison qu'il lui avait fait donner.

La comtesse et mademoiselle de Saliez sautèrent du lit, au bruit que les coups firent. En voyant ce misérable qui respirait encore, mademoiselle de Saliez lui fit prendre de son élixir; et, le lendemain, quand il fut guéri, il sortit de la maison. Le comte, étonné de l'effet surprenant du remède, tira mademoiselle de Saliez en particulier, et lui demanda si, avec ce remède, elle pouvait empêcher une personne empoisonnée de mourir. Elle répondit

qu'*oui*. Il la pria à mains jointes d'en donner à sa maîtresse sans lui en rien témoigner, ce qu'elle promit.

La comtesse, qui remarquait, par l'agitation de son mari, le sujet de son entretien, feignit de se trouver mal, et fit toutes les grimaces et les contorsions d'une personne véritablement empoisonnée. Le comte, qui le croyait, fit signe à mademoiselle de Saliez de donner son remède; ce qu'elle fit, et cela leur donna sujet de rire quand elles furent seules.

Cette reconnaissance du page pour une fille fit plusieurs effets assez divertissans. Le comte, qui en devint éperdument amoureux, l'obligea de reprendre un habit convenable à son sexe et de demeurer auprès de sa femme. L'écuyer pensa mourir de honte d'avoir été blessé par une fille, et contraint de lui demander la vie.

Le roi, qui en entendit parler, voulut la voir, et l'aima aussitôt qu'il l'eut vue; mais la comtesse dégoûta Saliez de l'amour de ce monarque, en lui disant qu'il avait la peau extrêmement dure et le corps velu. C'est un pauvre ragoût pour une femme, dit-elle, quoiqu'il soit encore assez vigoureux; mais les fatigues de la guerre lui ôteront bientôt ce reste de vigueur, étant obligé d'être toujours à cheval à la tête de ses troupes. D'ailleurs, ajouta-t-elle, la circonspection qu'il faut garder dans ces sortes d'amours est si grande, qu'elle ne laisse pas un moment de liberté. Mille gens épient de près vos actions pour en faire leur cour; et, enfin, il faudrait vous résoudre à vous priver des plaisirs amoureux, au moins les deux tiers de l'année.

Il n'était pas besoin de tant de raisons pour détourner mademoiselle de

Saliez de l'amour du roi. Celui qu'elle avait pour la comtesse, et le goût qu'elle trouvait dans les plaisirs cachés et tranquilles, suffisaient. Le roi cependant la faisait solliciter fortement. Plusieurs personnes furent disgraciées pour n'avoir pas réussi ; les deux frères de la demoiselle furent de ce nombre. Mais elle les consola pourtant sans se faire connaître, en leur donnant de quoi se remettre sur le bon pied. L'équipage qu'ils prirent surprit toute la cour ; et le roi même eut une telle jalousie, qu'elle donna lieu d'en craindre l'effet pour eux. Pour détourner cet orage, qui grondait si fort sur leurs têtes, mademoiselle de Saliez les pria de modérer un peu leur dépense, et de s'éloigner d'elle pour un temps, en attendant qu'elle trouvât le moyen de les faire rentrer en grâce : elle ne tarda guère. Ayant vu un soir à la

promenade une jeune personne assez noire, mais dont les traits du visage étaient très-réguliers et la taille fort fine, elle résolut de faire amitié avec elle ; s'en ouvrit à la comtesse, qui lui en facilita le chemin. Elle tenait un rang si considérable, que bien des gens s'estimaient heureux d'être dans son amitié. Elle l'envoya offrir à la mère de cette jeune personne, qui l'accepta avec joie, et, dès le jour même, elle fut visiter la comtesse qui la régala avec sa fille. Le précieux élixir ne fut pas épargné ; et par sa vertu le teint de cette jeune fille s'étant éclairci, on la vit briller dans le monde sous le nom de la *Belle Gabrielle*, qui fit tant de bruit. Le roi ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il laissa mademoiselle de Saliez libre dans ses amours, pour se donner tout entier à cette belle personne, qu'il aimait éperdument. Ses frères ren-

trèrent en grâce, et eurent des gouvernemens considérables, en considération de leurs services, et furent toujours protégés par cette belle Gabrielle, à qui la comtesse fit confidence de l'obligation qu'elle avait à mademoiselle de Saliez, qui lui donna assez d'élixir pour conserver long-temps sa beauté.

La liberté qu'avaient la comtesse, mademoiselle de Saliez et la vicomtesse de se voir sans aucun soupçon, fut employée utilement. Ces trois personnes, aidées de l'élixir, goûtaient en paix des plaisirs qu'il est plus facile de s'imaginer que de croire; et leur félicité leur semblait souveraine et ne devoir jamais changer, quand une rencontre imprévue les pensa faire périr et leur causa toutes les peines qu'elles eurent dans la suite.

Un jour qu'elles rentraient ensemble chez la comtesse, deux bohémiennes

qui passaient s'approchèrent de mademoiselle de Saliez. L'une lui dit assez haut pour être entendue du page qui suivait, qu'elle était une bonne égrillarde ; mettez la croix dans ma main, mettez, Mademoiselle, je vous dirai votre bonne aventure. Sur le mépris qu'elle en fit, la bohémienne s'en alla tout grondant, marmottant entre ses dents quelques paroles, qui excitèrent la curiosité du page. Il courut après, la pria de lui expliquer ce qu'elle voulait dire ; et, lui ayant mis un teston dans la main, elle lui dit : Elle est gasconne, cette demoiselle ; je l'ai connue en Gascogne, et la dame habillée de rouge aussi. Elles en savent bien long. Elles ont le secret de changer les hommes en femmes et les femmes en hommes, pour passer le temps plus agréablement. Demandez-lui, ajouta-t-elle, demandez-lui ce qu'elle a fait

à un cordelier de Bayonne. Plusieurs domestiques s'étant approchés, la bohémienne se retira; et le page, croyant tirer avantage de ce demi-secret, fut conter à mademoiselle de Saliez ce qu'il venait d'apprendre.

La surprise où elle se trouva la trahit, et convainquit le page de ce que la bohémienne lui avait dit; et, ne pouvant arracher le secret entier de mademoiselle de Saliez, il prit le soin de répandre ce bruit dans la maison. Mademoiselle de Saliez se crut perdue, si cette circonstance allait aux oreilles du comte, dont la juste jalousie, se réveillant, ne manquerait pas de le faire recourir une deuxième fois aux dernières extrémités. Elle sut si bien représenter à la vicomtesse le péril qu'il y avait pour elle de demeurer à Paris, qu'elles se résolurent de partir sur-le-champ, pour s'enfuir dans les

pays étrangers. Elles remontèrent en carrosse, sous prétexte d'aller reconduire la vicomtesse chez elle. Sitôt qu'elles y furent arrivées, la vicomtesse fit préparer son équipage, et envoya son fidèle Basque au logis du comte, pour savoir ce qui s'y passait, avec ordre de les venir rejoindre au derrière de l'hôtel de Guise.

Cependant la comtesse et mademoiselle de Saliez firent quelques tours hors les portes de la ville et rentrèrent dedans. En passant dans une rue, où elles aperçurent l'égyptienne, elles l'arrêtèrent pour la faire causer. « Vous » ne me reconnaissez pas, Madame, lui » dit-elle; mais je vous reconnais bien, » moi. Je suis le père....., le corde- » lier, que vous métamorphosâtes en » fille quand vous guérîtes madame » de Saint-Martin. J'ai bien reconnu » aussi madame d'Urtubie; de grâce,

» rendez-moi le sexe que vous m'avez » ôté; aussi bien suis-je d'un âge à » ne pas profiter de celui que j'ai. » Elle leur conta en peu de mots que n'ayant pu résister à la vigueur cordelière, qui l'avait rendue grosse de deux enfans, elle avait été contrainte de s'enfuir du couvent; que l'extrême misère où elle s'était trouvée réduite avait fait mourir les deux petits moines dont elle avait accouché, et l'avait obligée de suivre une troupe d'égyptiennes qu'elle avait rencontrée. Mademoiselle de Saliez lui donna de son élixir, et ajouta à ce présent une bonne somme d'argent, dont l'égyptienne fut fort contente, et se retira; et nos deux dames étant arrivées à la grande porte de l'hôtel de Guise, où elles laissèrent leurs gens, ne firent que passer au travers, et allèrent au rendez-vous où madame d'Urtubie les

attendait. Le Basque lui avait déjà rapporté que le comte, en rentrant chez lui, avait été régalé du discours de l'égyptienne, qu'il avait d'abord traité de ridicule; mais qu'après quelques réflexions, il s'était écrié tout écumant de colère : « Je n'en doute plus. La » guérison extraordinaire de ma femme, de l'écuyer et du maître d'hôtel » sont de fortes preuves du secret qui » cause ma honte et ma confusion ; » elles périront sans miséricorde, elles » périront ! »

Cette nouvelle, qui n'augmenta pas peu leur crainte, les fit partir sur-le-champ ; et, à l'aide de l'huile dont le nez des chevaux fut frotté, elles arrivèrent en très-peu de temps à Lyon, d'où elles passèrent en Italie. Là, se croyant en sûreté, les plaisirs qui avaient été interrompus recommencèrent; et, pour les augmenter, et en même temps gar-

der quelque sorte d'égalité entre elles, il fut résolu qu'il y aurait toujours deux hommes et jamais qu'une femme, et qu'elles le seraient tour à tour, ce qui fut ponctuellement exécuté à leur grand contentement.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

QUELQUE chose que l'on publie à la gloire de la grande et fameuse ville de Rome, Venise est sans contredit beaucoup plus belle et plus florissante. On peut dire que c'est un abrégé de toutes les merveilles de l'univers. La grande étendue de ses remparts, la magnificence de ses édifices, la beauté de ses canaux, ce nombre innombrable de gondoles et l'adresse des gondoliers, qui savent si bien l'art d'avancer en diligence, et se détourner sans causer la moindre confusion, sont des choses tout-à-fait merveilleuses pour ceux qui ne veulent que voir. La sagesse de cet admirable sénat, qui gouverne depuis si

long-temps cette ancienne république, fait l'admiration des politiques les plus rafinés; la politesse de ses habitans, les jeux et les divertissemens, qui y attirent tout ce qu'il y a de seigneurs, la rendent le séjour le plus agréable de l'Europe.

Quand la comtesse, la vicomtesse et mademoiselle de Saliez eurent passé les Alpes, cette dernière voulut que, sans s'arrêter ni à Turin, ni à Milan, ni dans aucune des villes qui sont sur le chemin, elles allassent droit à Venise; les autres y consentirent, et d'un commun accord elles en prirent la route, et y arrivèrent heureusement. Elles n'eurent pas plus tôt paru, qu'elles furent visitées presque de toute la jeune noblesse de la ville et même des étrangers; l'amour, la bonne chère, le jeu et la symphonie, qui succédaient chez elles les uns aux autres, faisaient dire aux envieux que leur maison était

le centre de la volupté. Enfin, jamais femmes n'eurent plus de plaisir. Le jour elles participaient à ceux que l'on prenait chez elles, et voyaient tout ce qu'il y a de plus curieux, et la nuit elles en goûtaient d'autres bien plus sensibles. On leur fit voir ce superbe arsenal, rempli d'une infinité incroyable de munitions de guerre, les galères qui y sont en très-grand nombre toutes dorées partout, les galéaces et les autres vaisseaux qui ne le cèdent en rien aux galères, surtout ce magnifique bucentaure que le doge monte tous les ans lorsqu'il va, accompagné du sénat, épouser la mer avec un anneau d'or le jour de l'Ascension.

La plus grande peine qu'eut la comtesse à quitter la France fut qu'elle s'imagina qu'excepté l'Amour il n'y avait point de véritable plaisir ailleurs; mais quand elle eut demeuré quelques jours à Venise, elle eût voulu n'en ja-

mais sortir ; il le fallut pourtant. L'ambassadeur de la république, à qui l'on avait mandé l'arrivée de ces trois personnes qu'on lui avait dépeintes, le dit au comte qui, jugeant bien que c'étaient sa femme et ses compagnes, ne respirant que la vengeance, offrit tout, et même de trahir les secrets de son prince, si on les lui remettait entre les mains. Cet ambassadeur en ayant donné avis au sénat, il se tint un prégadi, où il fut résolu de les faire arrêter et les livrer au comte, à quelque prix que ce fût ; car lorsqu'il s'agit de pénétrer dans les cabinets des rois, les Vénitiens n'épargnent rien. Les jeunes nobles que leur amour intéressait, eurent beau s'opposer à cette résolution, et alléguer le droit inviolable de l'hospitalité ; ils ne gagnèrent rien : les barbons, qui n'avaient pas le même intérêt étant en plus grand nombre, emportèrent la balance.

Cependant l'exécution ne s'ensuivit pas. Il se trouva de ces jeunes nobles qui furent assez déterminés pour s'exposer à perdre la tête plutôt que de laisser périr leurs maîtresses. C'est un crime irrémissible que de révéler les résolutions du prégadi; le prégadi est une assemblée de nobles Vénitiens, qui se tient dans une place, dont personne n'oserait approcher tandis qu'il dure. Ceux-ci avertirent ces dames de ce qui avait été résolu contre elles, avant qu'on eût délivré les ordres et d'où cela procédait. Cet avis les obligea de partir sur-le-champ, et bien leur prit d'avoir frotté le nez de leurs chevaux, et d'avoir fait diligence; car à peine furent-elle hors des États des Vénitiens, que ceux que le sénat avait envoyés après elles arrivèrent sur la frontière.

Dès qu'elles furent un peu revenues de la peur et de la fatigue qu'elles

avaient eue, la comtesse écrivit à la belle Gabrielle la proposition que son mari avait faite aux Vénitiens. La lettre fut montrée au roi qui, ne pouvant donner créance entière aux paroles d'une femme qui avait abandonné son mari pour vivre dans le libertinage, ni négliger un avis de cette importance, se contenta d'éloigner le comte et de le faire observer. Le chagrin qu'il en conçut, se joignant à celui d'avoir manqué son coup, lui causa une telle maladie qu'il en mourut peu de temps après.

La comtesse n'apprit pas la mort de son mari; elle craignit long-temps de tomber entre ses mains, et se garda bien de faire dans les autres villes, ni un si long séjour, ni l'éclat qu'elle avait fait à Venise. Elle crut même que, pour plus grande sûreté, il fallait changer d'état et se mettre en service. Elle témoigna sa pensée à ses compagnes

qui, n'ayant pas moins de crainte, résolurent de s'y mettre aussi.

Rome est la patrie commune de toutes les nations de l'Europe. Nos fugitives y allèrent pour effectuer leur dessein; elles ne furent pas long-temps à trouver des places, leur bonne mine les faisait souhaiter sitôt qu'on les avait vues. La comtesse entra en qualité de demoiselle près d'une dame des plus qualifiées. Les dames italiennes vivent dans une espèce de captivité qui les éloigne du commerce des hommes, et ne voient presque personne. Celle-ci étant encore plus retirée que les autres, la comtesse se crut en lieu de sûreté; elle le fut aussi, mais elle n'y resta pas long-temps.

Dona Antonia (c'était le nom de la dame) était jeune, et avait tout ce qui peut faire aimer une femme sans craindre la critique. Elle trouva dans Lucinde (c'était le nom que la comtesse

avait pris) un esprit si doux et si solide, qu'elle conçut pour elle une grande amitié; elle ne tarda guère à lui confier ses pensées les plus secrettes, et les sujets de chagrin qu'elle avait de son mari. Un jour qu'elle s'en plaignait à elle pour se soulager, elle lui dit qu'outre son humeur bourrue, dont elle ressentait souvent des effets, il avait pour elle un si grand froid, qu'à peine l'approchait-il trois fois dans une année; et que, quand il le faisait, c'était d'une manière si contrainte et si indifférente, qu'elle n'y pouvait prendre aucun goût ni plaisir. Ne suis-je pas bien malheureuse, ma chère Lucinde, continua-t elle, d'avoir été sacrifiée, dans la fleur de mon âge, par l'avarice de mes parens, à un si indigne époux? ne suis-je pas assez bien faite pour en mériter un autre qui, au moins, ne me dédaignât point? Encore si nous étions dans un pays comme la France,

où les femmes ont la liberté de voir le monde, je chercherais dans la fréquentation des compagnies quelque espèce de soulagement. Mais quand je songe qu'il faut passer mes plus beaux jours éloignée de toute société sous l'empire du plus farouche et du plus brutal de tous les hommes, je me meurs de chagrin. A ces mots, elle versa un torrent de larmes, qui ne lui permit pas de parler davantage.

Lucinde, attendrie par les plaintes de sa maîtresse, lui dit tout ce qu'elle put s'imaginer de plus propre pour la consoler, et se résolut en même temps de lui donner dans la suite une plus solide consolation, et de lui faire passer le temps plus agréablement qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Dès la nuit suivante étant couchée avec elle, après un entretien qui n'avait rien de pieux, elle lui dit : Il est vrai, Madame, que vous êtes fort à plaindre, jeune et

belle comme vous êtes, d'être réduite à passer les nuits avec une fille qui ne peut vous donner aucune satisfaction ; au lieu que si vous aviez un mari comme il faut, vous goûteriez dans ses embrassemens tendres et passionnés les vrais plaisirs de l'amour dont Monsieur ne vous donne qu'une légère teinture, et encore rarement. Si j'étais dans votre place, et dans un autre pays, je me récompenserais, avec quelque galant, des momens qu'il vous a fait perdre ; mais dans celui-ci les intrigues amoureuses sont trop dangereuses pour les hasarder ; il faut se contenter de la seule envie. N'est-il pas vrai, Madame, ajouta-t-elle en l'embrassant étroitement, que si je devenais homme présentement, vous vous vengeriez de votre indigne époux en m'accordant libéralement des faveurs qu'il ne mérite pas. Que tu es folle ! Lucinde, répondit Antonia, avec tes

badineries et tes discours qui ne sont bons qu'à châtouiller l'imagination par d'agréables idées ! Je t'avoue que, dans l'humeur où tu m'as mise, si cette métamorphose se faisait, j'aurais du plaisir à me venger avec toi, et tu connaîtrais par toi-même qu'un honnête homme ne s'estimerait pas malheureux de m'avoir; c'est ce qui ne se peut, et ainsi il faut que nous en demeurions là. Elles continuèrent leur conversation sur ce sujet, jusques à ce que le sommeil la vînt interrompre.

Le lendemain, Lucinde, ravie de trouver sa maîtresse dans une disposition si conforme à ses desirs, et lasse d'une continence qui lui était insupportable, prit une forte dose de l'élixir de mademoiselle de Saliez, qui ne manqua pas de faire son effet ordinaire ; elle ne quitta point sa maîtresse, qu'elle entretint tout le long du jour des discours précédens qui la rendi-

rent plus gaie qu'à l'ordinaire. L'heure du coucher étant venue, elles se mirent au lit, où Lucinde, après mille petites badineries capables de rendre une statue sensible, embrassa sa dame avec une ardeur et tant de passion qu'elle en fut toute surprise, et en même toute émue. D'où vient, s'écria-t-elle, cette ardeur toute extraordinaire dans une fille? Arrête-toi donc! cesse tes badineries qui me mettent tout en feu. C'est, ma chère maîtresse, répondit Lucinde, en continuant toujours, l'effet de la compassion que j'ai eue de vos malheurs. Je ne suis plus cette fille d'hier, je suis présentement homme, qui peut vous donner contentement. Permettez-moi seulement de vous venger de votre indigne époux; vous verrez qu'une fille métamorphosée vaut bien un autre homme. Antonia n'entendit point ces dernières paroles. Sa surprise lui avait ôté pour quelque

temps l'usage des sens et de la raison, et l'avait rendue immobile. Je ne vous dirai point si Lucinde profita de ce moment, ni ce qui se passa entre eux. La lumière était éteinte ; j'entendis seulement des *soupirs et des hélas ! je me meurs*, qui furent redoublés tant de fois que je n'en ai pas retenu le nombre. Le lecteur peut bien se l'imaginer. Quand Antonia put parler, elle demanda à Lucinde d'où pouvait procéder une si prompte et si surprenante métamorphose, et si elle durerait longtemps. Toujours, mon adorable, lui dit Lucinde, si vous voulez m'aimer et n'en rien dire. Pour vous apprendre d'où elle vient, c'est l'effet d'un élixir dont un de mes amis m'a fait présent. Je n'en sais que l'usage. Profitons-en, si vous m'en croyez, tandis que nous en avons la commodité ; nous ne l'aurons peut-être pas toujours. Cet avis, à ce que je crois, fut mis en pratique sur-

le-champ, et Antonia trouva cette manière de se venger si agréable qu'elle s'en servit toutes les nuits, et le ferait encore si un accident qui découvrit tout ne lui eût fait perdre la vie.

Cornaro, mari de la dame, arriva de la campagne, où il était allé passer quelques mois. Il ne témoigna pas plus d'empressement pour sa femme, que s'il l'avait toujours eue avec lui. Mais il fut frappé des attraits de Lucinde, dont il devint éperdument amoureux. Il lui découvrit d'abord sa passion, s'imaginant qu'une fille, telle qu'il la croyait être, lui accorderait sans peine ce qu'il demanderait; il se trompa. Lucinde lui répondit froidement qu'elle ne l'avait écouté que par respect, qu'elle croyait qu'il se moquait d'elle, et que ce qu'il lui disait n'était que pour l'éprouver. Non, s'écria-t-il, je vous aime sérieusement; si vous voulez m'aimer de même, je vous donnerai ce

que vous me demanderez. Si cela est, Monsieur, répondit Lucinde, je vous plains, car je ne suis point d'humeur à répondre à la passion d'un homme marié qui ne peut que me déshonorer; c'est pourquoi vous n'avez qu'à vous adresser à quelque autre, qui ne sera pas si scrupuleuse. Elle le quitta brusquement, après lui avoir dit que sa poursuite serait inutile; et depuis elle évita avec un soin extrême de se rencontrer seule avec lui, ne voulant pas qu'il découvrît ce qu'elle avait tant d'intérêt qu'il ignorât, et fut en rendre compte à sa maîtresse.

L'amour de Cornaro augmentait l'indifférence qu'il avait pour sa femme. Il ne la vit plus du tout, et lui donna ainsi le moyen de passer les nuits en liberté avec Lucinde, qui ne la quittait point. Il eût bien voulu qu'elle eût couché ailleurs pour l'aller trouver, mais il n'osait le témoigner;

crainte qu'Antonia ne s'en aperçût; car il gardait toujours quelque ménagement avec elle, à cause de ses parens qu'il appréhendait. Il ne pouvait donc faire autre chose que d'attendre l'occasion favorable que Lucinde évitait avec autant de soin, que l'autre avait d'empressement à la chercher. Cependant, n'étant plus le maître de sa passion, il se résolut de se satisfaire de gré ou de force. Il gagna une des femmes d'Antonia, à qui il se découvrit, et promit beaucoup de choses pour l'engager dans ses intérêts. Celle-ci croyant avoir trouvé le moyen de se défaire de Lucinde, contre laquelle elle avait une extrême jalousie, promit à son maître de le servir. Elle le fit un jour cacher dans sa chambre, derrière une armoire, d'où il ne pouvait être vu. Ensuite feignant d'avoir quelque chose de curieux à montrer à Lucinde, elle l'obligea d'y monter, et un mo-

ment après en sortit, sous prétexte de quelque nécessité, et tira la porte sur elle. Cornaro ne vit pas plus tôt Lucinde seule, que, sortant de sa niche, il courut l'embrasser. Est-il possible, Mademoiselle, lui dit-il, tout transporté, que vous ayiez résolu de me faire mourir par votre insensibilité? Ne voulez-vous pas éteindre la flamme, que vous avez allumée dans mon cœur, qui me dévore continuellement? Ne craignez rien. Je suis assez riche pour vous mettre dans un état où la médisance ne pourra vous faire tort. Lucinde reconnaissant le tour qu'on lui faisait, fit tout ce qu'elle put pour se débarrasser des bras de Cornaro, et regagner la porte, mais ses efforts et ses discours furent inutiles. Ne voulant pas laisser échapper une si belle occasion, il la porta malgré elle sur un petit lit. C'est par trop souffrir, dit-il, de vos rigueurs, il faut que je

me satisfasse. A ces mots, il glissa la main sur le lieu où il croyait assouvir sa passion, bien résolu de ne le pas quitter sans se donner tout le plaisir qu'il s'était proposé. Mais cette résolution changea bientôt quand, au lieu de la solution de continuité qu'il espérait trouver, il rencontra le bout de lacet dont M. de la Fontaine se sert pour exprimer ce qu'il ne peut pas nommer. — La surprise de Cornaro fut si grande, qu'il tomba sans mouvement; et Lucinde, profitant de cette occasion, ouvrit la porte, et s'enfuit, emportant avec elle tout ce qu'elle put rencontrer de ses hardes.

Cependant Cornaro, revenu de son étonnement, réfléchissant que cette fille couchait depuis très-long-temps avec sa femme, la honte de son honneur le mit dans un tel emportement qu'il courut à l'appartement d'Antonia; et, la trouvant qui demandait tout

haut où était Lucinde: Tiens, la voilà, dit-il, infâme, en lui plongeant un poignard dans le sein; si mes sens ne m'avaient abandonné, je l'aurais immolée la première à mon juste ressentiment, mais elle ne l'échappera pas. Je la trouverai partout où elle sera; reçois toujours la juste punition de ton crime, qui me couvre d'infamie.

La comtesse, qui quitte maintenant le nom de Lucinde, et le sexe qu'elle avait emprunté, courut chez un juif faire préparer des habits de cavalier, et fit avertir ses amis de venir promptement l'y trouver. Saliez et la vicomtesse s'y étant rendues, elle leur dit ce qui venait de lui arriver; qu'il fallait se déguiser et sortir de Rome au plus vîte. Le fidèle Basque, qui ne les avait point quittées, fut chercher des chevaux de louage; mais comme le maître ne voulut pas les lui confier sans un répondant, il consigna le prix entre ses

mains, et prit une lettre de change pour tirer son argent à Bologne, lorsqu'il remettrait les chevaux aux écuries publiques; et, étant retourné trouver ses maîtresses qui étaient déjà toutes prêtes, ils partirent et s'éloignèrent en très-peu de temps à la faveur de l'huile qui ne fut point épargnée au nez des chevaux.

Cette précaution ne leur fut pas inutile, car le seigneur Cornaro se prévalant de la fuite de la comtesse, porta sa plainte que sa femme avait été assassinée par sa demoiselle qui avait, à ce qu'il disait, emporté ses pierreries. On en fit des enquêtes si promptes, que le bruit de ce prétendu assassinat se répandit dans Rome avec une vîtesse incroyable. Le juif ne fut pas des derniers à le savoir, il vint rendre compte à Cornaro de ce qui s'était passé chez lui; le maître des chevaux en fit autant, et dit la route qu'elles devaient prendre.

Cornaro les conduisit devant le juge, qui, ne doutant pas que ce ne fussent la prétendue criminelle et ses complices, dépêcha des sbires à Bologne pour les arrêter, mais inutilement ; elles avaient pris la route de Livourne par les chemins de traverse, où elles ne firent que passer, n'osant séjourner sur les états ecclésiastiques. Nos fugitives ne se crurent pas plus tôt en sûreté sur les côtes de Toscane, qu'elles s'arrêtèrent au bourg d'Onate sur la Méditerranée. La situation du lieu sur une colline, d'où l'on découvre fort loin dans la mer ; l'abondance des eaux qui arrosent ce fertile terroir, et la grande quantité d'orangers, citronniers, oliviers et de vignes qui l'entourent, le leur firent paraître si délicieux, qu'elles résolurent d'y demeurer quelque temps pour jouir de tant de charmes, et d'un repos qu'elles n'avaient pas encore trouvé depuis leur première fuite. Mais

quand on est né pour des aventures
quoi que l'on se propose, il faut rempli
sa destinée.

A deux milles d'Onate, tirant vers la
Ligurie, est un rocher en forme d'un V
dont les deux branches qui s'avancen
dans la mer, forment une espèce de
havre, mal sûr à la vérité pour les vais-
seaux, mais qui ne laisse pas d'être d'un
grand secours à ceux qui sont battus
de la tempête. Cinq corsaires de Bar-
barie avaient été obligés d'y mouiller
l'ancre le soir du lendemain que nos
chevaliers étaient arrivés à Onate. Le
mauvais temps avait renvoyé chez
eux les paysans de la contrée, qui
étaient à la garde des côtes; les cor-
saires mirent du monde à terre pour
butiner et faire des esclaves; le hasard
les mena au bourg, où tout était tran-
quille, sans aucune méfiance. Ils entrè-
rent dedans, massacrèrent tous ceux qui
leur firent résistance, et, laissant ceux

qui leur parurent inutiles, emmenèrent tout le reste, obligeant ces malheureux de se charger de leurs meilleurs effets, et les contraignirent, le poignard à la gorge, d'étouffer leurs cris jusqu'à ce qu'ils fussent tous embarqués, car alors ils leur laissèrent la liberté de se plaindre de leur mauvais sort.

Quelle fut l'horreur de cette multitude infortunée, quand, après une longue et rude navigation, elle aperçut la terre fatale où elle était condamnée à passer misérablement le reste de la vie dans les peines d'un rigoureux esclavage! il est plus facile de se l'imaginer que de l'écrire. Il fallait pourtant prendre courage, dans l'espérance de revoir un jour le soleil de sa patrie. Tandis que tout le monde gémissait, Saliez était seule capable de garder sa tranquillité, quoique ses deux compagnes se prissent à elle du malheur où elles étaient précipitées.

Cependant on prit terre au port d'Alger, cette caverne de brigands sans foi et sans loi, où le butin fut partagé, et les esclaves exposés en vente en plein marché, visités et examinés de toutes parts. La pudèur du sexe n'eut pas peu à souffrir dans cette occasion; la comtesse se trouva de semaine à être femme; elle avait pris l'élixir le soir que les corsaires étaient descendus à Onate. La vicomtesse se trouva en même état pour avoir remis au lendemain à en prendre. Saliez était Semelion, c'est-à-dire que ces trois personnes avaient chacun leur sexe naturel; elles étaient habillées de même manière. Les Turcs en voulurent savoir la raison, elles leur dirent qu'elles étaient frères et sœurs, les conjurant de ne les point séparer, et offrirent une forte rançon. Cette première offre et leur bonne mine firent juger aux barbares qu'ils tenaient des gens de la première et de

la plus haute qualité, ce qui leur fit augmenter considérablement le prix de leur liberté, et demandèrent cent mille écus. Semelion consentit à payer la somme, pourvu qu'on lui donnât le temps et la liberté de sortir, qui lui furent accordées, et obtint par ses prières que ses sœurs ne fussent point mises dans les fers.

Les promenades qu'il fit aux montagnes lui furent pernicieuses dans ce qu'il aimait; comme il trouvait partout en abondance ce qui lui était nécessaire pour faire ses poudres et ses élixirs, il en fit de si excellens, qui rendirent ses sœurs si belles, qu'un marchand de Constantinople les ayant vues, voulut absolument les avoir pour les mener au sérail. Quoique les Algériens ne tiennent pas grand compte du grand-seigneur, ils ne voulurent pas lui refuser ces deux illustres esclaves; ils les livrèrent au marchand,

qui les conduisit à Constantinople, et les présenta à sa hautesse, qui les reçut comme deux divinités sous la forme humaine ; néanmoins, ils retinrent Semelion jusqu'à ce qu'il eût payé la rançon dont il était convenu. Il eut beau leur représenter leur mauvaise foi, d'avoir disposé de ce qui ne leur appartenait pas, et de demander pour un seul ce qui n'était que pour trois, il fallut passer par là. Tout ce qu'il put obtenir fut deux jeunes Italiennes, de celles qui avaient été prises avec lui, qu'on lui donna à la place de celles qu'il aimait plus que lui-même. Je ne vous dis point les regrets et les pleurs que causa la séparation de ces trois personnes, qui s'imaginèrent ne se jamais voir. Ceux qui ont aimé tendrement, et qui se sont trouvés dans un pareil malheur, peuvent bien se l'imaginer. Semelion s'embarqua donc avec ces deux jeunes innocentes sur un

vaisseau génois qui les mena en Italie, d'où il envoya quantité d'argent en Afrique pour retirer tous les compagnons de son esclavage, qui retournèrent en peu de temps en leur pays rendre grâces au seigneur et à leur libérateur, qu'ils obligèrent de demeurer avec eux.

Il se promenait sur le bord de la mer, incertain s'il devait demeurer à Onate, ou aller tenter de faire sortir ses maîtresses du sérail, quand il vit venir à lui un homme qui lui parut Français. Il l'attend, et reconnaît que c'est son frère; il l'aborde, l'embrasse, et lui demande ce qu'il faisait seul dans des lieux si éloignés de son gouvernement. Je vous cherche, répondit le gouverneur; et, de peur de vous manquer, j'ai envoyé mes gens par différens endroits, ne m'étant réservé que mon valet de chambre pour m'accompagner; mais il est mort à Gênes

d'une chute. Et vous-même, continua-t-il, que faites vous? où sont vos maîtresses, et que vous est-il arrivé depuis que vous nous avez quittés? Cette demande lui tira les larmes des yeux, il satisfit pourtant à la curiosité du gouverneur, en le conduisant à Onate, et lui demanda ensuite pourquoi il le cherchait avec tant de soins et de peines. C'est, lui répondit-il, de la part de la belle Gabrielle, notre protectrice; il n'y a que vous seul qui puissiez lui conserver le cœur du roi, qui est sur le point de lui échapper. Elle a malheureusement cassé la fiole que vous lui aviez donnée, et son teint a déja perdu de l'éclat qu'il en empruntait. Nous perdrons toute notre faveur et même notre fortune, si vous ne venez promptement la secourir. Semelion fit quelque difficulté, et s'excusa sur la poursuite du comte, dont il ignorait la mort. Mais son frère la

lui ayant apprise, il se mit en chemin avec lui et se rendit en diligence à la cour.

L'élixir de Barbarie qui n'avait que trop bien opéré pour les amours de Semelion, rendit la belle Gabrielle si éclatante, qu'elle effaça tout ce qui parut de plus beau, et lui fit revenir le cœur du monarque plus amoureux que jamais. Sa passion devint si grande, qu'il ne pouvait être un moment sans la voir; et sa volonté sous laquelle tout le monde fléchissait, fléchissait elle-même sous celle de cette même personne, qui en était la maîtresse absolue. Semelion faisait en amour le bonheur des deux plus puissans monarques de la terre, tandis qu'il était en proie aux plus vives douleurs dont un cœur amoureux puisse être atteint. Il formait mille desseins de forcer le grand-seigneur à lui rendre ses maîtresses ou de les tirer par subtilité;

mais l'impossibilité qu'il y trouvait, les faisait évanouir aussitôt.

En ce temps-là, le sultan déclara la guerre à l'empereur. M. de Mercœur ramassa ce qu'il put trouver en France de troupes ligueuses, et les mena au secours de S. M. impériale. Semelion fut saluer ce prince, et lui offrit sa vie pour une si juste cause ; sa bonne mine et la recommandation de la belle Gabrielle le firent recevoir agréablement, et lui acquirent les bonnes grâces de ce généreux chef. Les belles actions qu'il fit en Hongrie, lui acquirent l'estime de ses généraux et la réputation de brave dans les troupes. En effet, il se trouvait partout où il savait qu'il y avait de la gloire à acquérir. Ce fut lui qui monta le premier à la brêche de Weissenbourg, qui soutint l'assaut avec une intrépidité extraordinaire, et avança la prise de la place, qui fut si glorieuse à M. de

Mercœur, et qui fut cause que le grand-seigneur écrivit au roi de rappeler ce prince, dont le nom seul faisait trembler l'empire ottoman.

Semelion eût voulu avoir une armée. Il aurait été brûler Constantinople sans s'arrêter nulle part, s'il eût été le plus fort; mais malheureusement il n'en avait point. La paix, qui se fit bientôt entre les deux empires, lui ôta tout espoir de se venger. Il était porté par le traité que les deux empereurs s'enverraient réciproquement des ambassadeurs. Semelion résolut de se mettre à la suite de celui d'Allemagne, à quelque prix que ce fût. Il se fit faire un équipage magnifique, et obtint avec beaucoup de peine la permission de faire ce voyage: l'empereur, instruit de sa bravoure, voulait le retenir.

Les deux nouvelles sultanes avaient obtenu la faveur d'être présentes à l'audience que le grand-seigneur donna

à l'ambassadeur. Elles y reconnurent d'abord Semelion, qui les vit aussi. Il n'est pas permis d'exprimer le tressaillement et les divers mouvemens que causa cette vue. Personne n'osa pourtant rien faire paraître, sinon des regards fixes et passionnés, qui ne furent remarqués que de ceux qui y étaient intéressés, les autres étant occupés à voir la cérémonie. Sunem (c'était le nom de la vicomtesse; la comtesse portait celui de Fatima) ne fut pas plus tôt en liberté, qu'elle engagea, par des présens considérables, un eunuque de rendre un billet à Semelion, qu'elle lui dépeignit. Voici ce qu'il contenait :

« Nous sommes ici presque adorées. » C'est tout vous dire; cependant je » ne fais que languir et soupirer. Hélas! » que je regrette le couvent de Sainte- » Claire! Cet heureux temps ne re- » viendra plus. Quand je considère

» que ma chère Saliez est si près de
» moi, et qu'il m'est impossible de
» l'embrasser, je me meurs, je n'en
» puis plus : ayez au moins compas-
» sion de la vicomtesse d'Urtubie, au-
» trement Sunem. »

Avant que d'envoyer ce billet, elle demanda à Fatima si elle desirait se servir de la même voie; elle répondit froidement qu'elle n'osait. Sunem envoya le sien, qui fut rendu fidèlement. Semelion, ravi de recevoir des nouvelles de sa chère vicomtesse, et ne sachant pourquoi la comtesse ne lui en envoyait pas, en écrivit deux par le même messager, qu'il récompensa libéralement. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'ils contenaient; mais il y a apparence que l'amour et la reconnaissance étaient exprimés dans l'un, et les reproches dans l'autre. Il lut et relut mille fois les marques sincères que Sunem lui donnait de sa passion.

La peur qu'eut l'eunuque d'être puni cruellement, fit qu'il ne voulut plus se charger de pareilles commissions ; ce qui fut cause que Semelion ne put recevoir ni donner aucunes lettres à Sunem. Il n'entendait point la langue, et ne connaissait personne à qui se confier. Tout ce qu'il put faire, fut de regarder sans cesse les murs et la porte du sérail. Il songeait bien à se métamorphoser comme il avait fait à Sainte-Claire ; mais la difficulté de l'entrée du sérail, l'appréhension que le sultan, qu'il haïssait à mort, ne devînt amoureux de lui après sa métamorphose, les suites qu'il en appréhendait s'il était découvert, et enfin le rang qu'il tenait, qui ne lui permettait pas de s'éloigner de l'ambassadeur, lui firent rejeter cette pensée ; et ne sachant à quoi se résoudre, il tomba dans une rêverie si grande, qu'elle ne lui donna aucun repos.

Dans cette fatigue d'esprit, son corps fut saisi d'une fièvre violente, qui le mit en peu de jours en état de faire désespérer qu'il en reviendrait. Ce n'est pas qu'il n'eût de quoi s'en garantir; mais la douleur qu'il eut d'avoir perdu pour jamais ce qu'il avait de plus cher au monde, le fit résoudre à se laisser mourir. Le fidèle Basque, qui s'était donné à lui après la perte de sa maîtresse, et qui n'ignorait pas la vertu de l'élixir, fit tous ses efforts pour l'obliger de se conserver la vie, mais inutilement. Les larmes des domestiques ni les prières de l'ambassadeur, qui l'honora deux fois de ses visites, ne purent vaincre son obstination, qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité.

L'ambassadeur d'Allemagne, voyant qu'il n'y avait rien à espérer, en avertit celui de France, qui envoya son au-

mônier chez Semelion, pour au moins le disposer à une mort chrétienne; mais il avait perdu la parole quand il arriva. Le Basque, craignant avec raison qu'il ne rendît l'ame tandis que l'on criait à ses oreilles qu'il demandât pardon à Dieu, pria l'aumônier de se retirer; et étant demeuré seul proche du lit, il lui fit avaler de son élixir de santé, qui agit si puissamment, que, dès le jour même, il le mit hors de danger. Il fit tant par ses importunités, qu'il l'obligea de l'écouter. Il lui promit qu'il le ferait introduire dans le sérail sitôt que sa santé le permettrait; et comme il semblait qu'il doutât de l'effet de cette promesse, il lui dit que, s'il ne pouvait réussir, il serait toujours en état de mourir, au lieu que, s'il mourait une fois, il ne le serait plus de revoir sa maîtresse. Cette raison le convainquit et lui fit changer sa fu-

neste résolution. Il prit une deuxième dose de son élixir, qui lui rendit sa santé aussi parfaite qu'auparavant.

Cependant le Basque travaillait de tout son pouvoir à faire réussir ce qu'il avait promis. Il avait trouvé à Constantinople un homme de son pays qui était esclave du bostangi-bachi, ou chef des eunuques. Il fit tant par ses prières et ses promesses, qu'il lui fit promettre de faire entrer son maître non seulement dans le sérail, mais même dans les appartemens des sultanes, à condition qu'il le racheterait quand il l'aurait servi, et qu'il le renverrait à Saint-Jean-de-Luz. Il vint faire cette proposition à Semelion, qui l'accepta, comme on peut se l'imaginer, du meilleur de son cœur. Il fit venir l'esclave, qu'il régala et combla de promesses. Pédro (c'était le nom de l'esclave) lui dit qu'il prendrait des mesures pour le faire entrer et l'assurer

d'une retraite. Semelion le pria de rendre une lettre à Sunem ; mais il refusa de s'en charger, de crainte d'être empalé s'il était découvert. Une bourse pleine d'or, dont il lui fit présent, dissipa cette crainte. Il promit plus qu'on ne lui demandait.

Pédro, de retour chez son maître, servit Semelion beaucoup mieux qu'il n'osait espérer d'un esclave, qui, d'ordinaire, ne cherche qu'à briser ses fers; il ne perdit point de temps à ménager ce qui pouvait lui servir. Il fit briller le précieux métal, qui était dans sa bourse, aux yeux d'un eunuque noir. Mussadan (c'était ainsi qu'il s'appelait) lui fit une infinité de caresses, et lui dit que, parce qu'il avait de l'or, il fallait qu'il le régalât. Pedro, pour l'exciter davantage, se fit prier plus d'une fois, et à la fin le régala. Que tu es heureux, lui dit Mussadan, d'avoir tant d'argent! Si j'en avais au-

tant, je m'en divertirais de bonne sorte. Il ne tient qu'à toi, répondit Pédro; si tu le veux, je t'en ferai avoir autant, et même davantage. Si je le veux, répondit Mussadan, voilà une belle demande! Tu n'as qu'à me dire seulement ce qu'il faut faire, et tu le connaîtras. Pédro le trouvant tout disposé à son desir, lui dit qu'il n'avait qu'à lui donner une clef de la porte qui conduisait à l'appartement de Sunem, rendre la lettre qu'il lui donnait à cette sultane, et lui demander si elle trouverait bon que la personne qui lui écrivait lui parlât un moment en particulier. L'eunuque promit tout, pourvu qu'on ne dît rien, et qu'on le récompensât bien.

Parce que la sultane n'entendait pas assez le Turc pour jouir de la conversation du grand-seigneur, on lui avait donné une jeune Française pour l'instruire, et une autre pour la servir.

Mussadan pria cette dernière de l'introduire dans son appartement. Il n'y fut pas plus tôt que Sunem, se doutant qu'il avait quelque chose de secret à lui communiquer, le tira en particulier pour apprendre ce que c'était. Il lui rendit la lettre, et lui demanda si elle pouvait voir, le soir même, la personne qui l'avait écrite. Elle lui répondit qu'il ne pourrait lui faire un plus grand plaisir; et, pour l'y engager davantage, lui donna une grosse somme d'argent, et promit de lui en donner beaucoup plus s'il la servait fidèlement. Mussadan, joyeux de sa bonne fortune, rapporta incontinent à Pédro le succès de sa négociation; et Pédro, le lendemain, dès le matin, en fut rendre compte à Semelion, à qui il donna rendez-vous, pour l'entrée de la nuit, à la porte du sérail.

Les cœurs qui ont payé le tribut à l'amour n'auront pas de peine à s'ima-

iner combien cette journée fut longue
Semelion. Il lui semblait que le so-
eil était devenu immobile, ou plutôt
que, jaloux de son bonheur, il avait ré-
olu de les éclairer tant que l'impa-
ience et le dépit lui fissent quitter la
partie. Tombant ensuite dans une pro-
onde rêverie, il se représentait les
loux momens qu'il avait passés autre-
ois entre les bras de sa chère vicom-
esse, et ceux que la lumière lui faisait
perdre. Passant ensuite tout-à-coup au
procédé de la comtesse, il devenait
comme un furieux, et ne se promet-
tait pas moins que de la perdre. La per-
fide, s'écriait-il, me méprise et oublie
tout ce que j'ai fait pour elle. Je me
vengerai du cruel outrage qu'elle fait
à mon amour. Qu'elle ne s'imagine
pas que cette nombreuse troupe qui
garde nuit et jour l'entrée de ce palais,
ni cette cohorte infernale qui veille
au-dedans, puisse m'empêcher de la

surprendre entre les bras du tyran qu'elle me préfère avec tant d'in justice.

Un moment après s'adressant au Soleil : « Puissant père de la lumière » vous dont le souverain bien est de » rendre les mortels heureux, prene: » pitié d'un amour tendre et languis » sant, hâtez en sa faveur vos cour » riers dont la lenteur me désespère » et vous, charmante nuit, qui favori » siez autrefois le maître des dieu: » pour tromper l'épouse d'Amphi » trion, hâtez-vous de répandre dan » les airs vos voiles si favorables au: » mystères amoureux que vous n« » haïssez pas! Il invoquait tous le: » dieux les uns après les autres; et » croyant n'être écouté d'aucun » quoique le soleil arrivé au plus hau » du ciel fût en chemin de descendre » Ne sais-tu pas, lui dit-il, que si tu » tardes davantage, Thétis va suc

comber sous les efforts du Triton qui la presse. Mais voyant qu'il ne se pressait pas davantage : Fier Espagnol, lui cria-t-il, que ta gravité te sied mal ; puisse-tu te précipiter et t'abîmer dans la mer ! »

Enfin, après beaucoup de prières et imprécations, son esprit se calma nt soit peu, et la nuit tant desirée nt insensiblement. Semelion se ren- it avant l'heure au lieu marqué, où édro l'étant venu joindre, il le mit atre les mains de Mussadan, qui le onduisit dans l'appartement de la ltane. Il n'est pas possible à un écri- ain de sang froid d'exprimer ce que ntirent ces deux cœurs en se voyant ans un lieu si terrible, et ayant confié urs vies au rebut du genre humain. ls se tinrent long-temps embrassés sans ouvoir parler ; ils ne savaient que se ire, tant ils avaient de choses à se de- ander. La sultane interrompit cette

scène, où l'Amour s'expliquait par le
lence; elle dit à son amant de la délivr
des grandeurs importunes, qui l
étaient insupportables sans lui. Oui, m
princesse, lui dit-il, je vous en délivrera
ou je mourrai à la peine. Les bras d'u
barbare, à quelque degré qu'il so
élevé, ne méritent pas d'embrasser un
personne comme vous. Puisque je sui
assez heureux pour vous retrouve
toujours fidèle, je vais tout mettre en
usage pour vous procurer la liberté,
et pour prendre de si justes mesures que
nous ne puissions, en fuyant dans ce
pays qui nous est inconnu, tomber dans
un plus grand malheur que celui que
nous voulons éviter. Ils se dirent en-
suite mille choses aussi obligeantes
que passionnées. Comme Semelion ne
lui demandait pas des nouvelles de la
comtesse, elle lui en fit quelques légers
reproches. Il lui répondit qu'il savait
bien qu'elle était dans le sérail, et que

si elle avait conservé pour lui quelque tendresse, elle aurait bien pu lui écrire : Mais elle ne m'a jamais aimé, continua-t-il ; puisqu'elle est capable de m'oublier de la sorte, je ne doute pas que vous n'ayez eu la bonté de lui donner le billet que j'avais enfermé dans le vôtre, et elle n'a pas daigné me faire réponse. Il est vrai, répondit la sultane, que je le lui ai rendu ; et même avant de vous écrire, je lui ai demandé si elle avait quelque chose à vous mander. Elle m'a répondu froidement qu'elle ne l'osait. A vous dire le vrai, elle aime à être ce qu'elle est, et se flatte, depuis qu'elle est grosse, de donner un successeur au sultan, et d'être un jour sultane validé, c'est-à-dire mère de l'empereur. Comme elle est coiffée de cette vanité, il n'y aurait que du danger à lui dire que vous êtes ici. Elle sait bien que vous êtes à la suite de l'ambassadeur, car nous étions ensem-

ble le jour de l'audience, où nous vou
vîmes toutes deux ; mais elle ignor
que vous soyiez dans le sérail. Elle es
présentement avec Sa Hautesse ; ce ser
demain mon tour, car il partage se
nuits également. Je voudrais qu'elle l
possédât tout entier et en être débar
rassée ; l'amour que j'ai pour vous n
me permet pas de répondre à celui qu'i
s'efforce de me témoigner. Semelion
la remercia, et allait sans doute lu
donner des marques plus sensibles de
sa reconnaissance, quand Massadar
vint leur dire qu'il craignait qu'on ne
l'eût aperçu, et qu'il fallait prompte
ment sortir. Ils n'eurent que le temps
de s'embrasser et se jurer une fidélité
à l'épreuve. Le timide serviteur le ti-
rant par le bras, l'obligea de s'en aller
par où il était venu : à peine fut-il de-
hors, que le sultan, à qui un eunuque
avait rapporté qu'il avait vu un homme
à la porte de Sunem, y accourut ; et,

n'y ayant trouvé personne, non plus que chez les autres sultanes, il maltraita celui qui lui avait donné cet avis, et fut se renfermer avec Fatima.

Semelion, plus content et plus gai que d'ordinaire, alla au souper de son excellence, qui fut surprise de le revoir en si bonne santé, après l'avoir cru mort le jour précédent. Il lui témoigna qu'il était fort surpris qu'il fût sorti sans qu'il l'eût vu. Semelion se justifia le moins mal qu'il put; et l'ambassadeur, qui se douta bien qu'il y avait quelque amourette en campagne, le pria de prendre garde à lui et de se mettre à table; ce qu'il fit. Les grandes distractions qu'il fit paraître pendant le souper, firent que l'ambassadeur l'ayant tiré en particulier, lui en demanda la cause. Semelion lui en dit une partie et cacha le reste, et le pria de lui donner, quand il en aurait besoin, un passe-port pour un gentil-

homme et un valet de chambre, comme s'il les envoyait à Vienne pour ses affaires particulières, promettant de faire une telle diligence, qu'assurément on ne pourrait pas l'atteindre, et de permettre que ses gens et quelques esclaves qu'il voulait racheter profitassent de l'honneur de sa protection quand il partirait pour s'en retourner. L'ambassadeur promit bien sa protection aux domestiques et aux esclaves qui seraient rachetés; mais il refusa le passe-port pour le gentilhomme, alléguant que ce serait exposer l'honneur de S. M. Impériale et le sien et même sa vie, si l'on s'apercevait de la moindre supercherie.

Semelion ne voyant rien à espérer de ce côté-là, fut le lendemain implorer la même grâce à l'ambassadeur de France, qui lui fit le même refus sur les mêmes raisons. Il s'adressa à tous les ministres chrétiens, mais pa-

un ne voulut lui accorder. Au désespoir de se voir ainsi refuser une chose qui lui paraissait si juste, il sortit de la ville avec un jeune gentilhomme de la suite du baile de Venise, et fut se promener sur les bords du Bosphore, pour rêver à quelqu'autre expédient. Il était assis auprès d'un olivier, quand il entendit une voix humaine qui se plaignait à quelque distance de lui dans des rochers. Il courut à l'endroit d'où sortait la voix, et s'approche assez près pour distinguer beaucoup de paroles qui lui firent connaître que c'était un homme mourant, mais il ne voyait rien. Il avance, recule, passe et repasse, et enfin il se trouva tout proche de la voix; mais ne voyant encore rien, il ne sut que penser de ce prodige. Pendant qu'il faisait tous ces tours, le gentilhomme à qui la pointe d'une épée ne faisait pas peur, et qui tremblait lorsqu'on parlait seulement d'esprits,

regagna la ville en grande hâte, et crut que ses jambes ne le porteraient pas assez tôt. Semelion, après avoir en vain rêvé sur cette aventure pour en découvrir la cause, demanda tout haut : Qui est là? Il le répéta plusieurs fois, et promit du secours au plaintif s'il en avait besoin, après qu'il se serait fait connaître. La voix répondit : Plût à Dieu que vous ne fussiez pas de ces gens que j'appréhende plus que la mort. Je ne sais, repartit Semelion, qui vous appréhendez ; mais je sais bien qu'il n'y a personne au monde qui ait lieu de me craindre ; le peu de temps qu'il y a que je suis dans cette terre avec M. l'ambassadeur, ne m'a pas rendu assez redoutable, non plus que mon naturel, qui me porte plus à rendre service et à soulager les affligés, qu'à faire de la peine à qui que ce soit.

A ces mots d'ambassadeur, la voix voyant bien qu'il n'y avait aucun dan-

ger de se laisser voir, le pria de lui sauver la vie, et d'approcher doucement d'elle, de peur de lui faire du mal. Semelion demanda où elle était: Je suis, dit elle, entre ces deux rochers que vous voyez ici; mais vous ne sauriez me voir que vous n'ayiez ôté de dessus moi une écharpe enchantée qui me couvre. Je ne puis vous voir non plus, parce que j'ai le visage contre terre, et le corps tout fracassé. Semelion s'approche; et, ayant tâté longtemps avec sa main, il sentit un corps et l'écharpe qu'il tira à lui. Sitôt qu'elle fut dehors, il aperçut un grand jeune homme bien fait, avec des cheveux blonds, presque tous brûlés. Il lui demanda son nom et son pays : Hélas! mon Dieu, répondit le jeune homme, soulagez-moi, et je satisferai votre curiosité. Il est juste, repartit Semelion en tirant une fiole de sa poche, car il n'allait point sans cela. Il lui fit avaler de

son élixir de santé, et le laissa en re
pos, l'assurant qu'il ne le quitterai
point qu'il ne fût rétabli et mis dan
un lieu où il n'aurait rien à craindre.

Tandis qu'un doux et agréable som
meil saisit notre malade, Semelion fi
quelques tours de promenade, regar
dant toujours vers les rochers. Il revin
une bonne heure après ; et trouvan
qu'il dormait, il ne voulut pas l'éveiller
Cependant ayant aperçu l'écharpe
qui n'était invisible que sur le corp
humain, il s'avisa de la mettre autou
de lui et retourna se promener ; il re-
vint plusieurs fois, et trouva toujour
le jeune homme endormi. Comme l
nuit s'approchait, il s'assit auprès d
lui. Le jeune homme enfin s'éveilla
se leva et regarda autour de lui c
pouvait être son libérateur. Si jamai
homme fut surpris, ce fut celui-ci
Deux différens mouvemens l'agitaien
tout à la fois : la joie de se revoir auss

robuste que jamais, dans le moment qu'il n'attendait que la mort, et la douleur d'avoir perdu son écharpe, dont il espérait tirer du secours. Il ne savait auquel des deux il devait être le plus sensible. L'un le réjouissait, et l'autre l'affligeait cruellement. Faut-il, s'écria-t-il, que je ne recouvre ma santé par un miracle surprenant, que pour retomber dans le rigoureux esclavage d'où je sors, ayant perdu l'unique moyen que j'avais de retourner dans ma patrie; puis, retournant dans les rochers: Mourons, continua-t-il, la mort m'est moins affreuse que les fers, que je ne saurais éviter en sortant de ces funestes lieux. Courage, répondit Semelion, qui reconnut l'effet de l'écharpe, vous ne mourrez pas de ce coup, vous reverrez votre patrie et votre écharpe, que je vous rendrai lorsque je m'en serai servi; elle est capable de me rendre la vie, que je suis sur le point

de perdre. Souffrez que je la garde quelque temps; faisons mieux, continua-t-il, soyons compagnons de fortune, ne nous quittons point si vous le pouvez. Qui que vous soyiez, répondit le convalescent, vous êtes le plus généreux de tous les hommes. Je tiens la vie de vous, et je la sacrifierai volontiers à votre service; je suis ravi que mon écharpe puisse vous être de quelque utilité; je consens que vous la gardiez, puisque vous me promettez de ne point m'abandonner dans ces lieux barbares, où je ne manquerais jamais de me perdre. Ils se mirent ensuite en chemin et regagnèrent Constantinople.

Semelion arrivant à son logis, trouva son Basque qui était fort en peine de lui. Fatima avait été touchée des reproches qu'il lui avait faits par son billet; elle n'était pas fâchée de régner encore sur son cœur. Elle crut que, ne pouvant plus avoir avec lui le même

commerce qu'auparavant, elle pourrait au moins se l'attacher par quelque autre endroit, et s'en faire un appui, en cas que le cœur du sultan lui échappât, en l'élevant aux premières dignités de l'empire. Dans cette pensée, le même soir qu'il était avec Sunem, elle dit en confidence au sultan qu'elle avait vu son frère à l'audience de l'ambassadeur, et lui demandait la permission de le voir. Ibrahim, ravi de pouvoir faire quelque chose d'agréable à sa chère sultane, voulut le lui présenter lui-même; après lui avoir demandé son nom, il ordonna à l'aga des janissaires de le lui amener. Cet officier était venu en sa maison le chercher, et avait dit que c'était par l'ordre du grand-seigneur. Le Basque en fit un fidèle récit à son maître.

Cette nouvelle plongea Semelion dans une inquiétude qu'il n'est pas possible d'exprimer. Il quitta son hôte,

qu'il laissa seul dans une salle, et s'alla enfermer dans son cabinet, où, ne pouvant prévoir d'où procédait l'ordre du grand-seigneur, il rêva long-temps pour en chercher la cause. Ce que Mussadan lui avait dit pour le faire sortir du sérail, lui fit croire qu'il y avait été vu, et que son intrigue avec Sunem était découverte; que c'était pour la convaincre et la faire périr que le sultan le demandait. Tantôt il voulait fuir, pour éviter la confrontation qu'il s'imaginait qu'on voulait faire. Un moment après, il voulait se présenter, se charger seul du crime, pour sauver la sultane; et ensuite il trouvait qu'il était plus à propos de s'éclaircir de la vérité, avant que de rien hasarder. Ces différentes pensées l'agitaient violemment. Il s'arrêta pourtant à la dernière. Il écrivit à Sunem ce qui venait de lui arriver, la pria de lui mander en quel état elle était,

et ce qu'il avait à faire. Le Basque porta le billet à Pédro, qui le donna à Mussadan, et celui-ci le rendit à la sultane. Elle ne put lui faire réponse, parce qu'à peine avait-elle assez de temps pour achever de se parer pour revoir le grand-seigneur, qui ne pouvait tarder à venir ; elle lui dit qu'il fît savoir à Semelion qu'il n'avait rien à craindre ; qu'il pouvait en sûreté faire la révérence à Sa Hautesse, mais qu'il n'acceptât aucun emploi qui pût l'éloigner d'elle, et sans l'agrément du grand-visir. Mussadan rapporta à Pédro ce qu'avait dit la sultane ; mais celui-ci ne put sur-le-champ en informer Semelion, étant occupé avec son maître. L'impatience de Semelion, qui était venu rejoindre son hôte, ne lui permit pas d'attendre la commodité de Pédro. Il envoya diverses fois le Basque, pour apprendre l'effet de son billet. Il rapporta chaque fois qu'il

n'avait pu voir Pédro, ni lui parler. Ce fut alors que son chagrin n'eut point de bornes ; il s'abandonna tout entier à sa douleur, se persuadant que son billet avait été intercepté, et que les ministres de son intrigue étant découverts, tout était perdu sans ressource. Il fit pourtant de son mieux pour bien recevoir son hôte ; il fit servir le souper et se mit à table, seulement pour lui faire compagnie : car en l'état où il était, il lui fut impossible d'ouvrir la bouche pour manger. Ils ne furent pas plus tôt assis, qu'ils virent entrer une bande de noirs, portant sur leurs têtes des corbeilles pleines de bouteilles de vin de Chypre et de Chio, que Ibrahim lui envoyait. Semelion, qui ne pouvait comprendre à quel sujet, et ne trouvant pourtant rien de sinistre dans ce procédé, calma son esprit ; il se leva, son hôte fit de même, et de profondes révérences té-

moignèrent le respect avec lequel il recevait ces présens. Les noirs ayant défilé, parurent douze jeunes Géorgiennes parfaitement belles et bien faites, qui portaient des corbeilles remplies de boîtes de confitures et de toutes sortes de fruits les plus exquis, sur des linges bordés de points de Venise, couverts de toiles d'or et d'argent, avec de grandes crépines de même, que les sultanes lui envoyaient, et qui furent reçues avec toutes les marques de respect et de soumission possibles. Et un moment après, l'aga vint, accompagné des principaux officiers des janissaires, qui lui présenta, de la part de Sa Hautesse, un sabre enrichi de pierres précieuses d'un prix inestimable, et lui fit un compliment en langue turque, auquel il ne put répondre que par des civilités et des révérences, avec lesquelles il les reconduisit jusque dans la rue.

Quand il fut rentré, il se mit à rêver sur ce qu'il voyait ; mais plus il donnait de gêne à son esprit pour savoir ce qui avait pu obliger le sultan d'en agir de cette manière, moins il en découvrait la cause. Sa jalousie lui faisait envisager ces présens d'un œil qui témoignait assez la haine qu'il portait à la main dont ils venaient ; il les regarda pourtant dès qu'ils eurent soupé, et fit trois parts des vins, donna ordre qu'on en portât deux aux deux ambassadeurs, et garda l'autre pour en régaler son hôte, qui, en ayant goûté, les trouva délicieux : car, pour lui, il n'aurait pas trouvé bon le nectar des dieux, s'il lui fût venu de la part d'Ibrahim. Pour les fruits et les confitures, il se les réserva tous. Cependant l'inconnu, qui ne pouvait assez admirer la faveur où était son libérateur à la cour ottomane, lui en demanda le sujet. Semelion lui dit qu'il l'ignorait en-

core ; que quand il l'aurait appris, il le lui dirait, et lui conterait ses aventures lorsqu'il aurait l'esprit un peu plus tranquille. L'heure de se coucher étant venue, Semelion conduisit son hôte à l'appartement qu'il lui avait fait préparer, et se retira dans le sien.

Autant le sommeil de l'inconnu fut doux et tranquille, autant celui de Semelion fut interrompu. La pensée que son intrigue était découverte et que sa maîtresse était en danger se présentait toujours à son imagination ; il avait beau se représenter que, s'il y avait quelque chose à craindre, Sa Hautesse ne le traiterait pas comme elle avait fait : son inquiétude de n'avoir point reçu de réponse de Sunem lui faisait prendre ces marques de bienveillance pour des pièges qu'on lui tendait pour le surprendre. A peine ces diverses agitations lui permettaient-elles de fermer les yeux, que sa ja-

lousie les lui faisait ouvrir ; il s'imaginait voir sa maîtresse entre les bras de son rival, ce qui lui causait la plus cruelle peine qu'il eût jamais sentie. La vertu de l'écharpe, dont il espérait se servir pour entrer dans le sérail, lui donnait bien quelque consolation ; mais la longueur du temps le désespérait. Il aurait voulu que, contre l'ordre de la nature, les jours et les nuits eussent été aussi vîte que sa pensée ; et je ne sais si sa pensée eût encore été assez vîte à son gré. Le jour parut enfin, qui lui amena Pédro, qui lui dit ce qu'il avait appris de la part de la sultane, et s'excusa de n'être pas venu plus tôt. Semelion revint comme d'un profond sommeil, et cette nouvelle ayant dissipé les troubles de la nuit, il résolut de n'accepter aucun emploi, tel qu'il pût lui être offert. Il se fit habiller promptement, dans le dessein d'aller voir Sunem, à la faveur de son

écharpe ; mais il en fut empêché par l'arrivée du caïmacan, qui vint le prendre pour le conduire chez le grand-seigneur.

Le second magistrat de l'empire le mena en cavalcade, avec tous les honneurs possibles, jusqu'à l'entrée du sérail, où, ayant mis pied à terre, il le conduisit devant l'empereur, qui était venu au-devant de lui à la porte de son appartement. Il voulut se prosterner devant lui, selon la coutume du pays; mais le sultan l'en empêcha et l'embrassa, en l'appelant son cher frère. Fatima lui avait appris ces mots français. Il lui fit dire ensuite par le caïmacan, qui était Provençal, que, s'il voulait s'attacher à son service, il l'éleverait à un si haut degré de grandeur, qu'il ne verrait que son frère au-dessus de lui, et qu'encore voulait-il que l'on eût peine à discerner qui des deux était souverain. Seme-

lion, qui comprit alors le sujet de ce qui se passait, répondit qu'il ferait gloire de répandre son sang pour Sa Hautesse jusqu'à la dernière goutte ; mais que son ame était tellement attachée à son roi, le plus auguste de tous les princes chrétiens, qu'il croirait commettre un crime, que Sa Hautesse même ne lui pardonnerait pas, s'il s'attachait à un autre qu'à lui ; qu'il suppliait seulement Sa Hautesse de permettre qu'il la remerciât comme il devait de l'honneur qu'elle avait fait à sa maison d'y avoir daigné prendre deux sultanes, et de souffrir qu'il eût la satisfaction de voir encore une fois deux sœurs qu'il aimait plus que lui-même.

Ibrahim employa toutes les caresses et toutes les raisons imaginables pour engager Semelion à accepter ses offres ; mais il s'en défendit toujours, sur la fidélité qu'il devait à sa religion et à

son roi. Le sultan, voyant qu'il ne pouvait l'ébranler, le loua sur sa beauté et sa bonne mine, qu'il exagéra, et dit à ses courtisans que la terre qui portait de si belles personnes était bien heureuse. Ta Sublime Hautesse ne voit pas tout, reprit Assan-bacha, qui commandait dans Stoul-Veissembourg quand elle fut prise; c'est à sa vaillance que les chrétiens sont redevables de la prise de la place que tu m'avais confiée; je le reconnais bien, rien au monde n'est capable de lui résister. Ces paroles firent faire de nouveaux efforts au sultan pour le gagner, mais ce fut aussi inutilement que les autres. Il le prit donc par la main, le mena d'abord à Sunem, ensuite à Fatima. La première ne put le voir sans une grande émotion, mais Fatima le reçut avec un visage assez content et tranquille. Elle se servit de tout ce qu'elle s'imagina avoir encore de pou-

voir sur lui pour le porter à accepter les offres du sultan. Vous savez bien, ma sœur, lui dit-il, si l'ambition a jamais été ma passion dominante ; vous avez toujours été la dépositaire de mon cœur, vous savez ce qui s'y passe : c'est vous en dire assez. Le caïmacan, qui crut par ces paroles que Semelion était amoureux dans son pays, le dit au sultan. Fatima lui représenta qu'il devait désormais songer à sa fortune, et qu'il ne la ferait jamais si belle ailleurs qu'auprès de Sa Hautesse, qui possédait la moitié de la terre habitable. La révérence que la sultane fit en nommant le sultan, fut cause qu'il demanda ce qu'elle avait dit. Le caïmacan le lui interpréta : Cela est vrai, dit-il, je lui donne la charge de grand-visir. Ce qui étant expliqué à Semelion, il répondit qu'elle était trop bien occupée ; que, pour lui, il n'avait ni les qualités nécessaires pour la remplir

dignement, ni l'envie de quitter sa religion pour sa fortune. Ces réponses interprétées, le sultan lui offrit la Valachie et la Moldavie, provinces chrétiennes, en souveraineté sans aucun tribut. Il répondit qu'il serait trop éloigné de son prince et de ses amis. Enfin, rien ne put le porter à vouloir aucun des grands noms et des grands biens qu'on lui proposait. Son unique ambition était de briser les fers de sa maîtresse. Il renonça entièrement à l'amour de Fatima, qui se plaignait à lui qu'il n'avait plus pour elle cette tendresse fraternelle qu'il avait eue autrefois. Il lui répondit qu'il n'était venu à Constantinople que pour lui donner des marques de son amitié, et non pas pour y briguer des honneurs par son moyen ; que la France était un assez beau champ où il pourrait moissonner de la gloire.

Cette conversation commença fort

à chagriner Fatima ; elle avait des vues qu'elle ne pouvait exécuter que par le secours d'une personne puissante en qui elle pût se confier. Elle pria Sunem, qui n'avait encore rien dit, de l'aider à vaincre l'obstination de leur frère. Sunem n'eut garde de la refuser, crainte de se rendre suspecte; elle le pria donc, avec beaucoup plus de zèle en apparence que personne, de se rendre ; elle versa même un torrent de larmes qui attendrirent si fort Semelion, qu'il parut ébranlé; mais il persista pourtant dans ses refus.

Sur le soupçon que le caïmacan avait eu qu'il était amoureux, le sultan le mena dans l'appartement de sa sœur Eugeria, dont la taille et la beauté ne le cédaient qu'aux deux sultanes. Semelion fut saisi de cet air de majesté qui brillait dans toute sa personne ; le sultan l'ayant remarqué, lui dit : Soyons doublement frères, j'ai vos sœurs, re-

cevez la mienne. Je ne dirai plus que le caïmacan interprétait tout à l'un et à l'autre. Ce sera, répondit-il, pour moi la souveraine félicité en cette vie, si Ta Hautesse veut consentir que j'emmène la princesse dans mon pays, où je tiens un rang assez considérable, et où j'espère que mon roi, en considération d'une telle alliance, m'élevera aux premières dignités de son royaume. C'était refuser honnêtement : aussi le sultan ne lui en témoigna rien de désobligeant; il lui fit voir tout ce qu'il y avait de beau dans le sérail, et entre autres choses une jeune grecque âgée d'environ treize ans d'une si grande beauté que le grand-seigneur la faisait élever avec tous les soins imaginables, et apprendre toutes sortes de langues pour en faire un jour sa favorite. Ensuite il le renvoya chez lui avec les mêmes cérémonies qu'il en était venu. Il ne put s'empêcher, en chemin faisant, de faire connaître au caïmacan

l'estime qu'il avait pour la sultane, et l'effet qu'avaient produit en son cœur les charmes d'Eugéria. Soit qu'il parlât tout de bon, soit qu'il dissimulât, il fit croire qu'il voulait épouser la princesse. Le caïmacan vint tout joyeux rapporter au sultan la disposition où il semblait l'avoir laissé.

Semelion ne fut pas plus tôt chez lui, que Pédro lui rendit un billet de Sunem, par lequel elle lui mandait qu'il avait bien pu voir par ses larmes la répugnance qu'elle avait eue de lui parler, ainsi qu'elle avait fait; qu'elle le remerciait d'avoir tenu ferme, et le conjurait de ne pas manquer à sa parole, et de croire le contraire de tout ce qu'elle lui pourrait dire sur ce sujet devant Ibrahim et la sultane, de laquelle elle avait lieu de se cacher. Il lui répondit, en peu de mots, qu'il avait eu une aventure surprenante, qui lui donnerait le moyen de se voir et

de s'embrasser librement; qu'elle ne s'étonnât pas si elle se sentait toucher dans sa chambre sans rien voir; qu'elle entrât seule dans son cabinet, qu'il se montrerait à elle, et conviendrait des moyens les plus convenables pour s'en aller. Cette réponse rendit la vie à Sunem, elle fut tous les jours d'une humeur très-agréable. Eugénia qui avait été charmée de Semelion, fut lui rendre visite et lui rendit la conversation que le sultan et lui avaient eue à son occasion, et qu'elle serait ravie d'être son épouse; qu'elle le conjurait de la servir en cela, comme de son côté elle la servirait en tout ce qu'elle pourrait. Sunem, bien aise de cette confidence, lui promit tout ce qui dépendrait d'elle.

L'impatience que Semelion avait d'être auprès de sa sultane, lui fit devancer l'heure qu'il avait résolu de prendre. Il se glissa dans le sérail, à la

faveur de son écharpe sans être aperçu. Il fit plusieurs tours, observant exactement toutes les allées et les avenues; il entra dans l'appartement du grand-seigneur, et de là dans celui des femmes, et se présenta à la porte de Sunem, qui était avec Fatima, qui était venue la trouver pour convenir avec elle des moyens de l'arrêter à la cour ottomane, et de lui faire épouser Eugéria ; il entendit qu'elle lui dit qu'agissant tous trois de concert, ils gouverneraient l'empire à leur fantaisie. Car, disait-elle, le grand-seigneur ne voudra que ce que nous voudrons vous et moi. Semelion qui aura la souveraine autorité entre les mains, ne disposera de rien sans nous. Que savez-vous, répondit Sunem, si le grand-seigneur nous aimera toujours? Il y a apparence qu'il changera pour donner son affection à cette jeune grecque, qu'il fait élever avec tant de soin ; et

puis, qui vous répondra que Semelion voudra vous aimer, quand il verra que nous méprisons son amour? Nous le nourrirons d'espérances, répondit Fatima, et l'élixir nous répond du cœur de Sultan. Pourriez-vous, lui répliqua Sunem, tromper un amant qui a tout fait pour vous? A ces mots, Semelion lui toucha le bras; quoiqu'elle en fût prévenue, elle ne laissa pas que de tressaillir. Fatima lui demanda ce qu'elle avait; elle répondit qu'il lui prenait une espèce de frisson, et remua un peu plus les épaules. Fatima lui dit d'écrire à Semelion pour le prier de lui envoyer une fiole; je n'oserais, lui répondit-elle; mais si vous voulez me faire ce plaisir, je vous en serai obligée; mais malheureusement je n'ai ici ni plume, ni encre, ni papier. Fatima sortit, non pas dans le dessein d'écrire, car elle ne l'osait faire, mais pour laisser Sunem en repos. Elle ne fut pas

plus tôt dehors, que Sunem entra dans son cabinet, où son amant se fit voir, lui montra l'écharpe et lui conta la manière dont il l'avait eue. Sunem, à la joie de son cœur, le pria de la tirer de prison et de la ramener en France. Semelion promit de le faire quand l'ambassadeur aurait pris son audience de congé, parce qu'il voulait renvoyer ses gens et sa suite avec quelques esclaves qu'il avait envie de racheter, et principalement Pédro qui les avait servis.

Après cet entretien, Sunem et Semelion réparèrent le temps d'une si dure et longue séparation. Il est aisé d'imaginer à quoi ils employèrent le reste du jour et toute la nuit suivante qu'ils passèrent ensemble, sans d'autre témoin que leur amour. Le lendemain, la bienséance voulut que Sunem allât rendre visite à Eugéria. Semelion voulut être son écuyer invisible. La princesse,

avertie que Sunem venait, fut se jeter à son cou, et renouvela ses prières de faire en sorte auprès du sultan, qu'elle pût être alliée pour toujours à son aimable frère l'incomparable Semelion. Ce nom, prononcé par la princesse après le discours qu'elle avait tenu, toucha l'invisible fortuné, qui ne fut pas fâché d'être dans le souvenir d'une si belle personne. Il ne douta pas qu'il n'en fût aimé, et ne fut pas fâché de le croire, quoique son cœur sentît pourtant une forte répugnance de répondre à cet amour. Il n'eut pas grand plaisir à la conversation de ces deux amantes, à laquelle il n'entendait rien; il s'amusa à regarder les tableaux et les ameublemens, dont ce riche appartement était orné. Quand il eut tout examiné et qu'il commençait de s'ennuyer, il tira Sunem par le bras et l'obligea de sortir. Ils passèrent bien mieux leur temps sous un berceau

qui regardait la mer Noire, où ils eurent un long tête à tête jusqu'à la nuit qu'il fut obligé de sortir, parce qu'elle était destinée pour le sultan. Semelion se retira chez lui, où il réjouit par sa présence son hôte et ses gens qui en avaient été fort en peine.

Quand tout son monde fut retiré, il sortit et rentra dans le sérail par dessus les murs du jardin, bien résolu de rendre au sultan ce qu'il prêtait à Sunem. Le hasard le conduisit à l'appartement de la petite grecque, dont, ayant trouvè la porte ouverte, il y entra et examina tout ce qu'il crut être nécessaire à son dessein. Il remarqua que cette jeune personne donnait beaucoup de croyance aux esprits, lui ayant entendu dire à ce sujet plusieurs choses extravagantes. Elle ne fut pas plus tôt endormie que Semelion se coucha auprès d'elle, et l'embrassa; elle fit un cri en s'éveillant, qui fit accourir toutes

ses femmes, qui, ne voyant rien non plus qu'elle, s'en retournèrent. Semelion se trouvant ainsi en liberté, se mit en devoir de se venger sur elle du sultan. Elle eut beau recommencer ses cris, personne ne vint à son secours; chacun s'imagina que c'était encore une terreur panique. Il lui dit, pour la rendre plus facile, qu'elle n'avait rien à craindre; qu'à la vérité, il était un esprit, mais de ces bons esprits, dont l'unique soin est de faire du bien; qu'il pouvait la rendre la plus belle et la plus heureuse femme du sérail; qu'elle l'éprouverait sur elle-même sur l'heure si elle voulait le laisser faire, et qu'il viendrait toujours à son secours sitôt qu'elle l'appellerait. Ces paroles eurent l'effet que Semelion en avait attendu. La jeune grecque, un peu rassurée, ne refusa rien de tout ce qu'il voulut faire pour la rendre belle, quoique la douleur qu'elle sentît au commencement

ne fût pas médiocre; ils passèrent l
nuit dans un exercice que l'on peu
bien penser, et sur la fin elle y trouv
tant de goût qu'elle pria l'esprit de l
revenir voir dès la nuit suivante.

Semelion, ravi d'avoir si bien réuss
et enlevé au sultan une fleur qui devait
lui être chère, retourna plusieurs fois
faire l'esprit, et y trouvait même au-
tant de contentement qu'il en donnait.
Mais comme la diversité plaît aux
hommes en amour plus qu'en autre
chose, il se donna le plaisir de voir
toutes les sultanes les unes après les
autres, et de leur rendre les nuits que
le sultan leur ôtait pour les donner à
Sunem. Ces femmes qui trouvaient un
plaisir solide sans rien risquer, parce
qu'elles ne voyaient rien, recevaient ces
aubaines comme une faveur spéciale du
prophète Mahomet. Il n'en trouvapoint
de cruelles; elles étaient toutes zélées
à donner un prince à l'Empire, et le

sultan se vit dans la suite père d'un nombre d'enfans qui n'étaient pas du sang ottoman. Fatima fut la seule qui n'en profita pas, Semelion lui réservait quelque chose de moins agréable. De quel œil le grand-seigneur vit cette fécondité, et surtout celle de la jeune grecque, qu'il regardait comme un mets délicat pour le ragoûter? c'est ce que je ne sais pas, non plus que ce qui se passa dans le sérail lorsqu'elle vint à sa connaissance.

Quand Semelion était las de prendre son plaisir avec les femmes, il se promenait par la ville, voyait les ministres chrétiens et le caïmacan, et souvent même il allait à la cour, où le grand-seigneur l'accablait de caresses et le sollicitait toujours à épouser sa sœur et à prendre le turban. Pour le turban, il s'en défendit constamment; mais pour la princesse, il semblait en entendre la proposition avec joie, ce qui faisait

espérer au sultan qu'il s'approcherait peu à peu, et qu'enfin si l'Amour s'en mêlait, il ferait tout ce qu'on voudrait. Il le menait quelquefois voir sa sœur qui en avait un véritable plaisir ; il lui témoigna même par signes qu'il brûlait pour elle et ne songeait qu'à se joindre à elle.

La pauvre princesse faisait sa cour à Sunem, et obtint même de son frère qu'ils se verraient tous trois quand ils voudraient. Cependant les principaux officiers de l'empire trouvant mauvais que, contre la coutume de l'Empire, un chrétien eût libre entrée dans le palais, murmurèrent hautement. Le visir et le mufti en parlèrent à Sa Hautesse, qui leur commanda de se taire et de rendre au prince, son beau-frère, les honneurs qui lui étaient dus. Après cela, personne ne dit plus rien ; au contraire, ceux qui voulaient obtenir quelque grâce s'adressaient à Semelion.

Il se vit accablé de présens qu'il refusa, il en fit même à tous ceux qui semblaient lui porter envie. Sa modestie et sa libéralité lui gagnèrent tous les cœurs, et chacun lui souhaitait, pour son salut, qu'il devînt bientôt fidèle musulman. Ils ne pouvaient pas, disaient-ils, comprendre qu'un chrétien fût si honnête homme. Le visir commençait à le craindre : sa faveur naissante lui portait ombrage; mais ce fut bien plus quand il apprit que sa charge était le prix de sa conversion au mahométisme, et que le caïmacan était celui qu'on employait à cette négociation. Ce ministre, effrayé, jugeant qu'il ne devait point s'opposer ouvertement à cette pratique, mais parer le coup adroitement, fut trouver Semelion, lui demanda son amitié et le pressa de donner à Sa Hautesse la satisfaction qu'elle desirait, et lui dit qu'à son égard il ne voulait plus être que son très-humble

serviteur. Je suis sensiblement obligé au sultan, répondit Semelion, de toutes les bontés qu'il a pour moi; et à vous aussi, magnifique seigneur, de l'honneur que vous me faites. Je voudrais de toute mon ame être en état d'en profiter, mais je ne le puis ni ne le dois; je m'en suis expliqué avec Sa Hautesse; je n'attends plus rien ici, après la faveur que j'ai obtenue, que le départ de Son Excellence pour m'en retourner.

Le visir fit dire à l'ambassadeur qu'il aurait audience quand il voudrait, pour terminer toutes les choses qui restaient à régler entre les deux Empires. Le lendemain, qui fut le jour que l'ambassadeur demanda, le ministre turc apporta tant de facilité, qu'en moins de deux heures, ces articles furent dressés, signés et ratifiés par le grand-seigneur, et envoyés à Vienne pour l'être par l'empereur. Semelion en eut une très-grande joie; il en témoigna sa

reconnaissance au visir, en lui disant qu'il voyait bien que c'était à sa considération qu'il avait terminé si promptement cette grande affaire, qui établissait la paix entre les deux empires, et qu'il prierait ses sœurs de l'en remercier. En effet, Sunem l'en fit remercier, et lui promit de le servir en toutes choses; mais Fatima n'en parut pas fort contente. Eugéria se serait désespérée, si Sunem ne lui eût dit que son frère reviendrait dès qu'il aurait accompagné l'ambassadeur jusque sur les frontières. Cette espérance la consola tant soit peu, quoiqu'elle ne s'en flattât pas beaucoup.

Semelion, attendant le retour du courrier, s'ébattait toujours avec des sultanes, ou délivrait des esclaves et achetait les plus riches bijoux qu'il pouvait trouver. Pédro fut racheté et plusieurs gentilhommes lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et renvoyés à Ve-

nise dans un vaisseau de la république, à la réserve du premier qui parut nécessaire à son libérateur, qui, ayant pris compassion d'Eugéria, avait résolu de l'enlever et de la lui donner à conduire. Sunem la disposa à cet enlèvement, en lui faisant entendre qu'elle aurait mille fois plus de contentement en France, où les dames ont toute sorte de liberté, que dans les grandeurs ottomanes où elles étaient en esclavage. L'amour d'Eugéria et ces raisons la firent déterminer ; mais l'exécution de ce projet leur parut très-difficile. Il fut résolu que Pédro partirait devant la princesse dans un vaisseau français qui était au port, près de mettre à la voile ; et que, pour favoriser son évasion, elle mettrait le feu à son appartement avant que d'en sortir.

Elle fut habillée en homme, sortit, à l'entrée de la nuit, par la porte que Mussadan tint ouverte, et fut conduite

à un esquif, qui la mena au vaisseau qui l'attendait sur la côte, et l'emporta pendant que le feu, qui faisait un terrible ravage, faisait croire qu'elle étouffait dans les flammes, et qu'on ne songeait nullement à sa fuite qui fut très-heureuse ; car elle arriva à Marseille en parfaite santé, après une navigation de quarante jours.

On ne douta point à la Porte qu'Eugéria n'eût péri dans l'incendie qui réduisit son appartement en cendres, puisque la plupart de ses femmes furent tellement brûlées qu'on n'en trouva que de misérables restes si défigurés qu'il fut impossible d'en reconnaître pas une. Le sultan, Fatima, Sunem et Semelion, parurent inconsolables. Sunem écrivit un billet par lequel, feignant de ne pouvoir survivre au malheur arrivé à son amie, elle avertissait le grand-seigneur qu'elle s'était précipitée dans la mer pour la suivre ;

et, laissant ce billet sur la table de son cabinet, elle prit l'écharpe enchantée, et fut joindre Semelion chez lui, où elle demeura invisible tout le jour jusqu'à son départ.

Le sultan vint pour rendre visite à Sunem; et, ne le trouvant pas, il jeta les yeux sur le billet qu'il lut. Il crut de bonne foi qu'elle s'était noyée; il en fut outré de douleur. Fatima ne donna pas dans le panneau; elle se douta de ce qui en était, et la crut déjà bien loin. Elle ne put s'empêcher de dire au grand-seigneur, qu'elle était persuadée que son frère avait trouvé le moyen de l'enlever, et qu'assurément on ne pourrait jamais les atteindre, à cause de la vîtesse de ses chevaux qui allaient, disait-elle, plus vîte que le vent. Le sultan, transporté de colère, envoya l'aga voir si Semelion était parti. L'aga ne perdit point de temps, et se rendit sans suite à son logis.

Il trouva Semelion avec son hôte; car il ne vit point Sunem, quoiqu'elle fût avec eux. Il lui dit que Sa Hautesse l'avait envoyé savoir de ses nouvelles. Semelion lui dit qu'il avait reçu trop de grâces de l'empereur pour partir sans se prosterner à ses pieds; et qu'il avait assez d'obligations à l'ambassadeur d'Allemagne pour être indispensablement obligé de l'accompagner à son retour, et qu'il se diffamerait parmi les chrétiens s'il en agissait autrement. Il suivit même l'aga, et fut voir le sultan qui lui demanda brusquement où était Sunem. N'est-elle pas dans le sérail, seigneur, lui répondit Semelion? Non, repartit le sultan. On dit que tu l'as enlevée, et que tu te fies sur la vîtesse de tes chevaux qui vont aussi vîte que le vent. Il est vrai, repartit Semelion, que j'ai les meilleurs chevaux du monde; mais je supplie Ta Hautesse de

considérer que je suis gentilhomme français, incapable d'en agir si mal avec un redoutable empereur qui me comble de grâces; que si j'en avais eu la hardiesse, je n'aurais pas du moins l'effronterie de rester dans tes États, et de me présenter devant toi. Pour marque que je suis bien éloigné d'avoir cette pensée, accepte mes chevaux dont j'ose faire présent à Ta Hautesse. Le sultan le prit au mot, lui en fit donner autant des siens, et lui dit que ses raisons et son procédé le persuadaient qu'il était innocent, et qu'apparemment Sunem s'était désespérée. A ces mots, Semelion feignit de se trouver mal; et le grand-seigneur le renvoya chez lui, où il se mit au lit, et fit courir le bruit qu'il était très-malade.

Le grand visir, averti de cette entrevue, fut voir le prétendu malade, qui, voyant entrer ce premier ministre, s'é-

cria : Seigneur, Sa Hautesse m'accuse d'avoir enlevé ma sœur la sultane Sunem. Je le conjure de me donner des gardes pour observer ma conduite, et de faire en sorte que Son Excellence parte promptement. Je serais obligé d'accepter ce que je refuse : le courrier vient d'arriver avec les ratifications pour ta conservation et pour la mienne, fais-nous donner congé. Le visir le remercia de sa générosité, et fit donner la dernière audience à l'ambassadeur dès le même jour, et l'assura qu'il serait toute sa vie de ses amis. Semelion se rendit à l'audience comme un homme qui a de la peine à se soutenir. Ibrahim lui donna un sabre beaucoup plus riche que le premier, et lui fit présent de quantité de vestes et de meubles les plus rares, que quatre chariots de six chevaux chacun avaient peine à traîner, dont il lui fit aussi présent. Le grand visir, le caïmacan et les autres

grands officiers de l'empire, lui et firent aussi à l'envi l'un de l'autre; et la veille qu'il devait se mettre en chemin, il reçut encore vingt esclaves français qu'on lui envoya pour conduire son équipage.

Semelion ne voulut point partir sans donner à Fatima quelque légère marque de son ressentiment. Le même jour s'étant couvert de l'écharpe tandis que Sunem dormait, il s'en alla dans le sérail; et, trouvant l'appartement de la sultane ouvert, parce qu'elle attendait le grand-seigneur, il s'y glissa et y demeura invisible, sans branler, jusqu'à ce que le sultan fût arrivé et couché. Ce fut alors qu'il se crut maître de les immoler tous deux; mais son naturel, et un reste de compassion joint aux faveurs qu'il avait reçues du sultan, ne lui permirent pas d'avoir cette pensée. Il se contenta seulement de tirer avec violence la couverture de leur lit et de

eur faire mille pièces, de les fouetter un après l'autre, et les empêcher de e donner des marques mutuelles de eur amour pendant la meilleure partie de la nuit. Ibrahim eut beau faire enir du monde et de la lumière, il e put rien voir; il reçut un soufflet, Fatima un autre, et ils entendirent tous leux une voix qui leur dit en riant: Adieu, jusqu'au revoir. Ce qui donna ne telle terreur au sultan, qu'il jura le ne jamais revoir la sultane, qu'il croyait en être la cause. S'il a tenu son erment, c'est ce que je ne sais pas. Fatima ne fut pas moins effrayée que ui, et l'on peut dire qu'ils passèrent la uit la plus affreuse qu'ils aient jamais passée. Semelion les ayant quittés, alla recommencer à faire l'esprit avec la petite grecque, avec laquelle il se donna carrière. Le jour prêt à venir, il lui dit qu'elle ne s'étonnât point s'il était du temps sans la voir; qu'il était obligé,

en esprit débonnaire, d'aller en Egypte donner du secours à une dame qui en avait besoin; et, l'ayant embrassée pour la dernière fois, il prit congé d'elle et retourna chez lui attendre l'heure du départ.

Cet heureux moment étant venu, on fit partir l'équipage. L'ambassadeur monta en carrosse, Semelion et son hôte sur de beaux chevaux, richement enharnachés, et la vicomtesse qui perd le nom de Sunem, couverte de l'écharpe derrière Semelion qu'elle tenait embrassé amoureusement jusques à Vienne, où cette troupe étant heureusement arrivée, l'ambassadeur présenta Semelion au digne chef qui gouvernait l'empire de Germanie, auquel il eut l'honneur de baiser la main. Il lui offrit quelques bouteilles de vin du sultan qu'il trouva merveilleux. L'impératrice et toute sa cour lui firent tous les honneurs possibles. L'ambas-

sadeur éleva extrêmement le crédit où il était à la cour ottomane, et les facilités qu'il avait fait apporter à ses négociations. L'empereur l'en remercia, et le pria de lui conter la cause d'une si rare faveur. Il y consentit, à condition qu'il n'y aurait que sa majesté impériale, l'impératrice, l'ambassadeur et son hôte, qui, s'étant retirés dans un cabinet, il leur fit un récit si touchant de ses aventures, qu'il tira des larmes des yeux de l'impératrice, surtout aux endroits qu'il fut séparé de ses sœurs en Alger, de l'incendie du sérail et de l'évasion d'Eugéria et de Sunem, qu'il disait avoir envoyées devant à Marseille, quoique la vicomtesse fût présente à la faveur de son écharpe, dont il ne parla point du tout. L'empereur le régala magnifiquement, lui fit voir tout ce qu'il y avait de curieux à Vienne, et envoya ordre, dans les

villes de son obéissance où il devait passer, de le recevoir au bruit du canon, et de le traiter tant qu'il y séjournerait, ce qui fut ponctuellement exécuté.

Il n'est pas nécessaire de faire ici un journal de sa marche, qui n'eut rien de remarquable, n'ayant fait aucun séjour; il suffit de dire qu'il arriva heureusement dans la première ville du gouvernement de son frère, où l'on s'imagina voir l'équipage d'un second Jean de Paris, tant il y avait de chariots et d'hommes. Ce fut là que la vicomtesse quittant son écharpe surprit toute la ville de l'éclat de sa beauté, et fit autant de malheureux qu'il y eut de jeunes cœurs qui la virent. Après le repas qu'ils prirent légèrement, Semelion dit à son hôte que, pour ravoir son écharpe, il devait lui faire le récit de ses aventures, comme il

lui avait promis; ce qu'il fit en ces termes :

Histoire du jeune Montgommery.

Ce n'est pas, mon illustre libérateur, le desir de ravoir mon écharpe, qui m'oblige à vous réciter une histoire malheureuse dont le souvenir me cause la douleur la plus amère, qu'une ame bien née soit capable de ressentir. La vie que vous m'avez rendue, et les biens que vous m'avez si généreusement faits, doivent me porter à vous donner cette petite satisfaction.

Un fatal coup de lance mit la France en pleurs, Henry II au cercueil, et mon père au désespoir. Ce fut au tournoi que ce brave monarque fit au palais des Tournelles, pour la réjouissance du mariage de madame de France sa sœur, que le comte de Montgommery, mon père, ne put se défendre

de briser une lance contre son roi, qu'il aimait uniquement pour les grandes qualités qui brillaient en toute sa personne : il fallut qu'il obéît aux commandemens plusieurs fois réitérés de son prince, qui usa même de son autorité absolue pour l'y forcer, pour son grand malheur et celui de toute la France. La lance de mon père fut brisée ; et un éclat entra si avant dans l'œil du roi, qu'il en perdit la vie. Ce généreux monarque lui pardonna un crime qu'il n'avait pas commis volontairement, et défendit même qu'on lui fît aucune peine après sa mort. Mais la reine, à la sollicitation des ennemis de mon père, le punit de son malheur ; elle l'exila du royaume, et il fut contraint d'aller chercher un asile dans les pays étrangers, où il languit longtemps dans une extrême misère, ne recevant pas un sou de ses biens que la reine avait confisqués. Les Guises à qui

elle s'était dévouée, et qui haïssaient mortellement mon père, l'avaient portée à cet excès de rigueur, qui n'avait pour fondement que leur vengeance.

Mon père supporta toutes ses disgraces avec une constance admirable, mais il ne put endurer l'insolence des Guises qui traitaient indignement les princes du sang. Ils s'assurèrent de la personne du roi de Navarre, et firent condamner le prince de Condé à perdre la tête sur un échafaud. Dans le temps qu'ils se disposaient à l'exécution de ce détestable arrêt, le roi François II, leur neveu, du nom duquel ils abusaient avec tant d'inhumanité, tomba malade de la maladie dont il mourut. Le roi de Navarre passa de la prison à la lieutenance générale de l'État, et le prince de Condé fut déclaré innocent par un autre arrêt du parlement de Paris. Mais, peu de temps après, le roi de Navarre ayant

été tué au siége de Rouen, le prince son frère fut si maltraité à la cour, qu'il fut obligé de prendre les armes contre les Guises pour défendre sa dignité et les lois du royaume que les étrangers violaient impunément.

Tous les bons Français se rangèrent du côté du prince : mon père fut des premiers à lui offrir son épée, il fut le bienvenu et il servit avec assez de gloire et beaucoup de fidélité. Je passe sous silence beaucoup de traités de paix, qui ne durèrent qu'autant de temps que les Guises ne se crurent pas en état de perdre ce prince, qui se débarrassa heureusement de toutes les embûches que lui dressèrent ses lâches ennemis. Il ne put pourtant pas éviter la rigueur de son sort. Il perdit la bataille de Jarnac, fut fait prisonnier de guerre, et ensuite lâchement assassiné d'un coup de pistolet derrière la tête. Mon père eut l'honneur d'être accueilli

de la reine de Navarre qui lui confia le commandement de ses troupes avec lesquelles il réduisit au devoir les rebelles de Béarn, et rassura les affaires de la reine en ce pays-là. Enflé de ces bons succès, il tenta de relever le parti du prince dans la Normandie; mais il eut le malheur d'être pris dans un château, conduit à Paris, dégradé de la noblesse, lui et sa postérité, et enfin exécuté en la place de Grève.

En quelque part que mes frères soient, nous devons être neuf, et je suis le dernier de tous. Je ne m'abandonnai point aux larmes quand on nous porta cette triste nouvelle où nous étions, c'était à la Rochelle, ma mère, deux autres de mes frères et moi. Mais, tout jeune que j'étais, je me promis de tirer un jour vengeance d'un acte si barbare. Si la fortune eût secondé ma résolution, ceux qui ont été cause de mes malheurs n'eussent pas péri par

d'autres mains que par les miennes
et leur audace ne se fût pas accrue ju
qu'au point de vouloir détrôner leu
roi, et d'exclure de la couronne l
généreux prince qui la porte aujour
d'hui avec tant de gloire, et à qui ell
était due par le droit de la naissance
Mais que pouvais-je faire alors dan
un âge si faible et sans biens, puisqu
celui de mon père fut confisqué ? J
ne sais même comment j'aurais p
éviter la pauvreté la plus affreuse, s
les amis que le mérite de mon père
lui avait faits à la Rochelle et dans l
parti m'eussent abandonné.

Comme un malheur en attire u
autre, je perdis ma mère quelque
jours après qu'elle eut reçu la nouvell
de la mort de mon père. Mes frères pri
rent les armes ; je veux dire ceux qu
restaient à la maison avec moi. Le gé-
néreux Chatillon me donna de quo
substister aux études; et le sage la Noue

bien qu'il eût eu quelques démélés pour le commandement avec mon père, contribua avec sa générosité ordinaire à mon entretien, jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge de servir le parti. Pour commencer, mes amis voulurent que je fisse ma première campagne sur mer, qui me fut funeste.

J'y fus pris par les maures et conduit à Maroc, où j'eus le bonheur d'être acheté par le gouverneur, qui, peu de temps après, me donna la liberté et de l'argent pour m'en retourner chez moi pour lui avoir sauvé la vie, m'étant jeté dans la rivière où il se noyait et d'où je le retirai. J'obtins ainsi ma liberté dans le temps où je préparais mon esprit à supporter toute ma vie les indignités de ma servitude ; mais je ne la conservai guère, cette liberté.

Je m'étais embarqué à Salé sur un vaisseau de la reine d'Angleterre, et nous faisions route vers le nord quand

nous fûmes attaqués et pris par deux Espagnols qui croisaient sur leurs côtes ; et les Espagnols furent pris eux-mêmes par les Algériens, à la vue du port de Cadix. Par ce moyen je repassai pour la deuxième fois en Afrique, où je fus vendu à un marchand de Smirne, qui me revendit au bacha d'Alep. Je ne crois pas qu'un corps mortel puisse souffrir, sans expirer mille fois, tous les maux que j'endurai au service de ce maître. Les trois premiers mois que je fus avec lui, je fus assez bien, et je servais à la chambre. Au quatrième mois, il me fit dire qu'il m'aimait, et qu'il fallait, pour mériter son estime et son amitié, que je prisse le turban et que je me fisse circoncire. Je reçus ces propositions avec des témoignages d'une extrême reconnaissance, mais je refusai le parti. Il me fit presser fort souvent, et à la fin il me parla lui-même et me fit des

offres très-considérables; mais je le remerciai avec un profond respect. Il ne se lassa pas de m'offrir des honneurs et des richesses, et moi je ne me lassai pas non plus de les refuser. Il crut enfin qu'il y avait en moi plus d'opiniatreté que de raison, et résolut de me vaincre. Il me confina dans un affreux cachot, dans l'obscurité, la puanteur, et les fers aux pieds et aux mains.

Après m'avoir laissé un mois entier dans un lieu si terrible et en l'état que je viens de vous dire, il m'envoya querir et me dit que s'il n'avait pas conçu une forte inclination à m'aimer, il ne m'aurait pas traité de la sorte, mais qu'il avait été obligé de me faire ce traitement pour vaincre mon obstination et me faire mériter la félicité à laquelle il me destinait. Quelle marque d'amitié! m'écriai-je. C'en est une effectivement, me dit-il en souriant, un peu

dure; mais il ne tient qu'à toi d'en recevoir de plus agréables. En disant cela, il fit venir sa fille qui était assurément très-belle personne: Tiens, me dit-il en me la présentant, cette marque de mon amitié est plus douce que l'autre, ne la refuse pas; c'est ma fille unique, je t'en fais présent, mais donne-moi la satisfaction que je te demande. Je ne saurais: Seigneur, lui répondis-je, j'aime mieux la mort, donnez-la moi plutôt. Ma réponse le choqua si fort, qu'il me fit donner les étrivières d'une manière la plus cruelle qui se puisse inventer, et me renvoya dans mon cachot. Quand il sut que j'étais guéri, il me fit encore venir devant lui, et me fit le même compliment qu'il m'avait fait la première fois en me présentant sa fille; je la refusai, en ne répondant rien. Je fus accommodé de la même façon, et ainsi à cinq ou six reprises, jusqu'à ce que, prenant

un autre moyen plus doux il crût mieux réussir; il commanda qu'on me fît bonne chère, et qu'on me fît voir sa fille fort souvent, qui, à force de me voir, conçut pour moi plus que de l'amitié. Elle s'expliquait même assez intelligiblement, et je répondais à ses avances avec respect à la vérité, mais avec un froid à glacer; c'est ce qu'elle sut bien me reprocher un jour que nous étions seuls dans le jardin au milieu du parterre. Mademoiselle, lui dis-je pour lors, vous ne devez pas douter qu'étant faite comme vous êtes, je veux dire qu'ayant autant de mérite que vous en avez, je ne me sentisse un grand penchant à vous aimer; mais l'opposition de nos religions est si grande, qu'il est impossible que je sois assez heureux pour vous posséder; je ne puis me rendre à changer de religion, non pas quand on m'offrirait toute l'Asie. Eh bien, me dit-elle, je

passerai avec toi dans l'Europe, et je ferai ce que tu voudras. Que feriez-vous, Mademoiselle, lui répondis-je? je n'y ai pas pour un sou de bien. Tu mens, me répondit-elle, un homme comme toi est d'illustre naissance. Je le suis aussi, lui répliquai-je, mais pour cela je n'en suis pas moins malheureux. Mon père a été opprimé par ses ennemis, qui ont pillé tout son bien; j'ai perdu ma liberté, il ne me reste que ma naissance; elle me demanda le nom de mon pays et celui de ma famille. Je lui fis un fidèle récit de tout, et nous nous séparâmes.

Le bacha, qui avait su que j'étais avec Sessumi (c'était le nom de sa fille), en fut bien aise, et lui demanda, quand elle fut le saluer, si elle m'avait converti. Non pas encore, seigneur, lui répondit-elle; mais j'espère y réussir avec le temps, si vous voulez me laisser la liberté de l'entretenir quelquefois.

Le vieillard avait tant d'envie de m'avoir pour gendre, qu'il accorda à sa fille tout ce qu'elle voulut. Par ce moyen, je fus mieux traité, et je repris mes forces. Sessumi me faisait appeler tous les jours dans le jardin, et là nous délibérions des moyens de nous enfuir. Les difficultés étaient grandes. Pas un vaisseau chrétien ne voulut nous prendre ; et quand ils l'auraient voulu, comment y conduire Sessumi ? Elle résolut de s'habiller en marchand chrétien, et de faire provision de pierreries. Comme notre équipage était prêt, il vint un officier de la Porte demander la tête du bacha. Le vieillard superstitieux disait qu'il ne lui manquait que deux choses pour finir ses jours heureusement ; c'était de donner sa fille à un homme qui la méritât, et sa tête à Sa Hautesse par un ordre de sa part. L'exécution fut prompte. Les muets l'emportèrent dans

un sac, et le tronc resta par terre. Sessumi ne perdit point de temps à faire emporter tous les meubles du bacha, avec son or et son argent, dont il avait de grandes sommes. Elle donna la liberté à tous les esclaves chrétiens, après avoir tiré parole d'eux qu'ils ne la quitteraient point qu'elle ne fût en France, où elle voulait aller à la première commodité qui se présenterait; elle leur recommanda cependant le silence, et de m'obéir comme à leur maître.

Quand elle eut pris toutes les sûretés possibles pour faire transporter à Marseille tous ses effets, nous fûmes nous embarquer à Seyde, où il y avait un vaisseau et une barque de Provence prêts à mettre à la voile. Sessumi, déguisée en marchand, fut facilement reçue, et nous partîmes tous ensemble dans le vaisseau qui nous parut plus sûr. Nous eûmes pendant quelques

jours le meilleur vent du monde, et nous nous promettions une heureuse navigation, quand le vaisseau où nous étions heurta contre un banc de sable auprès de Rhodes. Notre barque étant à quelque distance derrière, nous tirâmes quelques coups de canon pour la faire avancer. Je fis entrer Sessumi dans la chaloupe; et, quand j'y voulus entrer moi-même, elle se trouva trop pleine, et l'on ne voulut pas me recevoir. Sessumi voulut venir avec moi, courir ma destinée et me suivre partout; je ne voulais pas le souffrir; et, comme je la recommandais, le vaisseau se fendit entièrement. De ceux qui étaient restés dedans, les uns se saisirent d'une planche, les autres d'un mât, et chacun, enfin, de ce qu'il put trouver. Pour moi, je me sauvai à la nage, et j'abordai avec bien de la peine au plus proche rivage, où je me trouvai délivré des fers que Sessumi

m'avait brisés. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle est devenue.

Je ressentis en cette occasion plus de douleur de me voir séparé de Sessumi, que je n'en eus d'être mis aux galères de Mehemet-Bacha, qui radoubait à Rhodes sa flotte, qui avait perdu beaucoup de monde dans ce grand combat qu'il avait soutenu contre une partie de celle de Venise. Je ne perdis pourtant pas l'espérance de la revoir, surtout un jour que les officiers étaient allés à terre. Je persuadai à mes camarades de couper nos cables et de ramer à toute force vers l'isle de Candie, où nous arrivâmes heureusement. Mais que nous sert-il d'éviter un malheur, quand on est né pour être l'objet de la colère du ciel? L'impatience que j'avais de me rendre à Marseille et de revoir Sessumi me perdit. Je m'embarquai à la Canée sur une tartane de

Livourne, qui ne fut pas plus tôt hors du port qu'elle fut prise par un brigantin de l'Archipel. Je fus conduit à Smyrne, et vendu à un pâtre pour garder les troupeaux.

Ce surcroît d'infortune me désespéra tellement, que je fus saisi d'une fièvre si violente que je ne crus jamais en réchapper ; j'en revins néanmoins, par les bons soins que mon maître eut de moi, par la crainte de perdre le prix que je lui avais coûté. L'humanité avec laquelle il me traita depuis ne contribua pas peu à me faire reprendre mes forces. Je le servis avec amour, si l'on peut en avoir pour des maîtres et pour des maîtresses qui vous tiennent en esclavage : ce qui me donna de l'amour pour lui, c'est qu'il ne me donna point de fers à porter, me disant qu'il ne croyait pas que je voulusse m'enfuir ; du moins que si je lui faisais ce tort, j'en serais bientôt puni,

parce que je ne pourrais jamais éviter de tomber entre les mains de quelque autre, qui, averti de mon infidélité, prendrait mieux ses mesures et ses précautions que lui, et me traiterait comme je le mériterais.

Mon maître ne fut pas le seul qui eut de la bonne volonté pour moi. Ma maîtresse me donna plus que des marques d'amitié. Si le souvenir de Sessumi et de ce que j'aurais dû être avait été capable de me laisser en repos, je pouvais dire que j'étais l'esclave de Turquie le plus heureux; mon maître m'aimait, ma maîtresse m'adorait, et tout le village me caressait et me montrait aux autres esclaves comme un modèle de fidélité et de diligence à m'acquitter de mon devoir. Mes troupeaux devenaient gras, et je ne perdais pas une seule bête; le soin que j'en prenais me faisait remplir ma panetière quand je sortais le matin pour

aller aux montagnes, et la nuit que ma maîtresse me venait caresser dans mon lit, tandis que le pavot que son mari prenait tous les soirs le faisait dormir profondément ; elle me faisait même des présens en argent, pour me racheter quelque jour et pour m'en retourner dans mon pays : je la récompensais de ses libéralités avec une autre monnaie, qui était plus à son goût. Son trop grand amour pensa nous perdre. Il y avait dans la maison une vieille servante, laide comme un vrai diable, qui croyait pourtant mériter mes bonnes grâces; mais autant je lui plaisais, autant elle me faisait horreur : plus elle me caressait, plus je la rebutais. Elle donna à mon maître du soupçon de la vertu de sa femme et du commerce que nous avions ensemble ; et, par un excès de tendresse pour moi, elle me vint avertir que mon maître voulait me surprendre avec elle.

Je rendis compte à ma maîtresse de ce que j'avais appris, et elle s'aperçut, dès le jour même, que son mari, en effet, voulait nous surprendre ensemble. Elle se leva pourtant, mais elle ne vint pas me trouver. Son mari y vint; je l'entendis, et fis semblant de ronfler. Il chercha sa femme, et la trouva à un endroit où elle ne pouvait envoyer personne. Il remercia sa servante de l'avis qu'elle lui avait donné, et lui donna quelque argent qu'elle me vint présenter, et que je refusai.

Il y avait dans le village une femme qui passait pour sorcière. La servante lui demanda un secret pour se faire aimer d'un ingrat qui la méprisait. La sorcière lui donna d'un philtre qu'elle trouva le moyen de me faire prendre, et qui m'inspira plus de considération pour elle. Ma maîtresse nous voyant de bonne intelligence, m'en fit des reproches; je niai le fait : elle fit si bien,

qu'elle nous surprit. Ce fut alors que nous fûmes exposés, la servante et moi, à son juste ressentiment, et condamnés à ne nous plus trouver ensemble; rude coup pour la pauvre servante, mais il fut heureux pour moi! Dès que notre commerce fut rompu, cette affreuse créature devint comme un squelette, et ne pouvait plus ni boire, ni manger, ni dormir. Elle eut recours à la sorcière, lui dit que son remède avait fait un bon effet et qu'elle était aimée; mais que cela lui était inutile, puisque nous ne pouvions nous voir, parce que le jour j'allais aux montagnes, où elle n'osait pas me suivre, et que la nuit elle était enfermée à clef. Ce fut alors que la sorcière lui donna l'écharpe enchantée que vous avez, et pour laquelle la servante lui donna tout ce qu'elle avait au monde.

Je fus un jour fort surpris, quand, sur une colline où j'étais à l'ombre

d'un vieux chêne, mon troupeau auprès de moi, je m'entendis appeler par mon nom. Je me lève, je regarde de tous côtés ; je ne vois rien, et je sens des bras autour de mon cou et une bouche collée contre la mienne. Je repoussai ce que je sentais.—Quoi! me dit-elle, ingrat, tu me repousses, moi qui t'aime tant! je suis ta fidèle Rostace. Je n'en crois rien, lui dis-je, si je ne te vois. Alors, pour se faire voir, elle ôta son écharpe et s'approcha de moi. Qu'est-ce que cette écharpe? lui demandai-je. C'est, me répondit-elle, ce qui me rendait invisible. Je saute dessus, m'en saisis et m'écarte. Rostace m'appelle, me cherche ; je m'approche d'elle, elle s'éloigne de moi, s'arrache les cheveux et se désole. Je connus en cette occasion ce que l'amour est capable de faire faire. La pitié me prit, et je crus devoir lui donner la dernière faveur qu'elle avait

à espérer de moi. Je lui demandai d'où elle avait eu une écharpe qui faisait un effet si surprenant ; elle m'avoua la vérité. Je quittai mon troupeau et m'en allai trouver la sorcière, et la priai de m'en vendre une pareille. Je ne puis, me dit-elle ; mais dans six lunes je vous en ferai une semblable. Ce délai me parut un peu trop long. Dans six lunes je prétendais voir Sessumi, et m'attacher à elle pour toute ma vie. Je passai et repassai devant le monde, personne ne me vit. Je donnai de ma houlette tantôt à un chien, tantôt à l'autre ; chacun s'émerveilla et demanda ce que pouvaient avoir les chiens. Je retournai à mon troupeau, plein d'impatience de voir venir la nuit. Quand le soleil fut couché, je le ramenai à la bergerie. Tout le monde demanda où était le fidèle esclave. Mon maître et ma maîtresse parurent surpris. Je vous avoue que je fus un peu

touché de me payer de mes peines par mes propres mains; mais quand j'eus fait réflexion au généreux procédé de mon maître et de ma maîtresse, cette pensée me parut indigne d'un honnête homme. Je passai la nuit dans la maison, toujours invisible; et le lendemain, de grand matin, j'enfilai un grand chemin tirant vers le couchant. Quand j'eus faim, j'entrai dans une maison: personne ne me disait rien: je donnai un soufflet au premier qui se rencontra, un coup de bâton à l'autre, je renversai tout; tout le monde prit la fuite, je restai le maître; je remplis mon ventre et ma bourse, et je continuai mon chemin. A coucher, j'en fis de même, et me rendis si terrible, que tout décampa; en un mot, je fis bien mes affaires, et j'arrivai enfin à Galata. Je reconnus que j'avais quitté la route que j'avais d'abord prise, le soleil n'ayant pas paru depuis que je quittai la maison de mon maître.

Quand je me vis à un port de mer, ma peine ne fut pas petite. Je n'osais me hasarder ni à passer tout seul, de peur de périr, ni en compagnie, de peur d'heurter quelqu'un et de me faire prendre dans un lieu où personne n'aurait fui, par l'impossibilité de s'enfuir, ni à me découvrir à qui que ce soit. Je demeurai quelques heures à me déterminer, et je me résolus enfin à me faire voir à quelques esclaves; je leur contai la vertu de mon écharpe, et leur promis de les faire sauver s'ils voulaient. Ceux-ci acceptèrent ma proposition avec avidité, car leur misère était extrême; ils en attirèrent d'autres, et encore ceux-là d'autres. Je leur défais les chaînes à coups de marteau, et les cache hors de la ville dans une fondrière, où je les garde. Si quelqu'un en veut approcher, je le roue de coups de bâton. Je leur porte des vivres, des armes et des munitions;

et, par leur moyen, une nuit, à la faveur de l'obscurité, je me saisis d'une galère, j'en prends le gouvernail, et mes compagnons prennent la rame, avec les autres malheureux qui étaient dessus, après avoir fait main-basse sur tous les comites et les autres officiers qui s'y trouvaient. Ne connaissant nullement cette mer-là, je gouvernai si mal, que nous nous trouvâmes auprès de Constantinople, au lieu d'avoir continué notre route. C'était un peu devant le jour, auquel temps la sentinelle me cria que nous étions à terre. Je voulus revirer de bord, quand le feu prit aux poudres, qui firent sauter notre vaisseau, et je fus jeté à l'endroit où vous me trouvâtes. Le reste, Monsieur, vous le savez.

Quand Montgommery eut achevé son histoire, qui satisfit extrêmement la vicomtesse, Semelion voulut lui

endre l'écharpe, mais il ne voulut as la recevoir, et le pria de la garder t de partir au plus tôt pour Marseille. Sessumi lui tenait au cœur. Semelion n'avait pas le même empressement pour la princesse; il ne savait comment il en devait agir avec la vicomtesse, et celle-ci passait pour sa sœur dans l'esprit de Montgommery. Il aurait été bien fâché que leur commerce eût été reconnu, et ne pouvait se résoudre à le rompre. Il lui témoigna donc la répugnance qu'il avait d'approcher d'Eugéria, qui le sommerait sans doute d'accomplir la promesse qu'il lui avait faite. La vicomtesse avait formé dans le sérail une ferme résolution de mener une vie plus honnête, et qui fût exposée à moins de dangers; elle voyait le temps et l'occasion favorable pour l'exécuter: c'est pourquoi elle remontra à Semelion, qu'il y avait assez que leur in-

trigue durait, et qu'il était temps enfin qu'elle cessât; qu'elle le priait de consentir à se voir désormais sur un autre pied, et de trouver bon qu'elle passât toujours pour ce qu'on la croyait, et qu'elle ferait en sorte de s'accommoder avec son mari, ou d'en épouser un autre s'il n'était plus; elle lui dit que c'était sa dernière résolution, et le conjura de ne s'y pas opposer.

Semelion rejeta bien loin cette proposition; mais la vicomtesse insista tellement et lui donna tant de si bonnes raisons, qu'il y donna les mains, bien que ce fût avec une douleur extrême. Il pria Montgommery de ne pas divulguer l'histoire de sa sœur, et le jour de leur départ fut fixé pour le lendemain. Le fidèle Basque fut envoyé à Urtubie pour apprendre des nouvelles du vicomte et de madame de Saint-Martin, avec ordre de se rendre à Marseille en toute diligence. Semelion

etint à son service tous les esclaves ue le sultan lui avait donnés, et leur rdonna de conduire son équipage à Iarseille sous la conduite d'un homme ffidé, que son frère lui donna; cependant la vicomtesse, Montgommery t lui, prirent les devants à toute bride. La diligence qu'ils firent surprit Montgommery, ce qui obligea Semelion à ui faire l'histoire du philosophe, et à ui vanter ses élixirs, à la réserve de celui qui produisait la métamorphose dont il ne lui dit pas un seul mot pour n'être pas obligé de parler de ses amours, ce qui contenta fort la vicomtesse.

Quand ils furent à Marseille, leur premier soin fut de chercher Eugéria et Sessumi, qu'ils trouvèrent bientôt ensemble. Elles s'étaient fait confidence de leurs amours et se consolaient mutuellement, ne doutant pas que leurs amans ne leur fussent fidèles, pourvu

qu'ils fussent en vie. Eugéria n'avait pas trop lieu de craindre pour le sien, mais Sessumi n'en avait beaucoup d'espérer de revoir Montgommery. Elle n'avait que ce nom à la bouche, et elle l'invoquait comme une divinité. Il n'entrait ni barque ni vaisseau dans le port, qu'elle n'envoyât savoir s'ils venaient de Turquie; et, quand il en venait quelqu'un, elle allait voir si elle ne verrait pas son amant. Son bien était bien venu d'Alep par les soins du consul de France, mais on ne lui apprenait rien de celui qu'elle attendait avec bien plus d'impatience que son bien.

Il se trouva par hasard que, dans le temps qu'une barque arrivait de Rhodes sans avoir apporté Montgommery, et qu'elle se désespérait, ce fidèle amant avait descendu à la même hôtellerie où elle logeait, et que Semelion aperçut Pédro, l'appela et lui

demanda des nouvelles de la personne qu'il avait confiée à sa prudence et à sa fidélité : ce pauvre garçon ne put lui répondre un seul mot, tant il était transporté de joie. Il fit seulement signe qu'elle était en haut. La vicomtesse voulut surprendre Eugéria, monta à la chambre de la princesse, la salua en langue turque, et fut se jeter à son cou. La princesse fit un grand cri, en reconnaissant sa chère Sunem, et lui demanda des nouvelles de son frère. Il n'est pas loin, répondit la vicomtesse, il va paraître avec l'amant de Sessumi. Montgommery ? s'écria Sessumi. Lui-même, lui répondit la vicomtesse en la baisant, il vient plus amoureux que jamais, j'en suis témoin. Comme elle achevait ces mots, Semelion parut, et après lui Montgommery, qui ne s'attendait pas à voir Sessumi avec Eugéria. Jugez quelle fut la joie, et combien il y eut de comptes rendus !

Cette heureuse rencontre fut suivie de bals, de divertissemens et de repas magnifiques, où se trouvèrent les officiers des galères, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville. La vicomtesse y parut avec tant d'éclat, qu'elle triompha de tous les cœurs. Plusieurs se déclarèrent ouvertement et la demandèrent à Semelion, qui s'en défendit, disant à tous ces prétendans que, n'étant que le cadet de sa maison, il ne pouvait pas disposer de sa sœur sans le consentement de son aîné, auquel il promettait d'en écrire aussitôt que son équipage serait arrivé.

FIN DU PREMIER VOLUME.